

CRAS Dossier presse – Livre *Comme un chat*

- Présentation du livre - Page 1 et 2.
- *Floréal Cuadrado, anars et arnaques de Libération* du 22 mai 2015 – Page 3 à 6.
- *Le Canard enchaîné* du 03 juin 2015. Page 7.
- *Bulletin Au clair de la lutte* (Site) du 04 juin 2015. Page 8 à 11.
- *Le Monde des livres* du 05 juin 2015. Page 12 à 14.
- *La réhabilitation sur l'honneur d'un faussaire libertaire* de Himalove. Extrait du site Bellaciao - <http://www.bellaciao.org/fr/spip.php?article146387> , du 13 juin au 14 juillet 2015. Page 15 à 23..
- Extrait du site <https://vosstanie.blogspot.fr/> le 05 juillet 2015. Page 24 à 30.
- *Olé* (magazine Hérault) du 05 août 2015. Page 31.
- *Les fantômes du chat* de Freddy Gomez d' août 2015. Extrait du site <http://acontretemps.org/> . Page 32 à 38.
- *Mémoires d'anars, souvenirs, souvenir* extrait du *Bulletin du Syndicat des correcteurs et des professions connexes* du 28 août 2015. Page 39 à 41.
- *Solidarité ouvrière* d'André Bernard de septembre 2015. Chronique lue lors de l'émission Achaïra sur la radio bordelaise La Clé des ondes (90.1 Mhz ou <http://www.lacdo.org>). Page 42 à 43.
- *Comme un chat...* De Lewis Carroll de Claire Auzias, d'octobre 2015. Page 44 à 45.
- *Ca chauffe à Béziers* deux communiqués du 12 octobre 2015 sur la présentation de l'ouvrage dans une librairie de la ville. Page 46 à 47.
- *Comme un chat...* par Henri Cazales / Radio-asso (www.radioassociation.net) le 22 novembre 2015. Page 48.
- *Comme un chat*, extrait de la revue CNT de Besançon : *Le chaboteur*, n°17 de janvier 2016. Page 49.
- *Un anarchiste dans la lutte armée*. Publié le 30 janvier 2016. Extrait du site Zones subversives zones.subversives@gmail.com . Page 50 à 54.
- Extrait de la revue *Rousseau studies* – n°4 de novembre 2016. Page 55.

ATTACHÉE DE PRESSE

Elisabeth Trétiack-Franck

06 84 97 65 56

elisabethtretiackfranck@yahoo.fr

FLORÉAL CUADRADO

COMME UN CHAT

**SOUVENIRS TURBULENTS D'UN ANARCHISTE - FAUSSAIRE À SES HEURES -
VERS LA FIN DU VINGTIÈME SIÈCLE**

COMME UN CHAT

**SOUVENIRS TURBULENTS D'UN
ANARCHISTE - FAUSSAIRE À
SES HEURES - VERS LA FIN
DU VINGTIÈME SIÈCLE**

par **FLORÉAL CUADRADO**



Éditions du Sandre

• Les mémoires de Floréal Cuadrado, le principal faussaire de la mouvance activiste des années 1970 à 1980, constituent un document de premier ordre, mais peuvent aussi se lire comme un véritable roman d'aventures.

• Illégaliste humaniste, ancien des GARI (Groupes d'action révolutionnaire internationalistes), Cuadrado s'est spécialisé dans la fabrication de faux papiers et de faux documents. Son turbulent parcours l'a amené à croiser le chemin d'Alexandre Grothendieck, de Jean-Marc Rouillan, de Guy Debord ou encore de Douglas Bravo, le pygmalion non conformiste de Hugo Chavez.

• Illustration de couverture de Gilbert Shelton.

EXTRAIT

« Ce que je dis de moi ici n'a d'autre but que de montrer comment nous sommes passés du romantisme de la révolution radicale aux chimères de l'action « révolutionnaire » illégale sans poursuivre véritablement de but révolutionnaire ; comment nous sommes devenus, en quelque sorte, des politiciens de l'illégalisme... Une sorte de descente vers des « enfers » célébrant les maléfices d'une idéologie de confort pour désœuvrés festifs. J'ai voulu dresser un portrait, qui se voudrait lucide et sans complaisance, d'une génération trop disposée à s'engager.

Nous ne le savions pas, nous qui désirions sans fin que crève ce vieux monde, que nous n'étions que la fin d'une histoire, la queue d'une comète. Des années durant, nous avons refusé ou plutôt nous avons été incapables de l'analyser. Ce que nous avons pu faire a eu son coût en vies dévastées et parfois perdues, mais n'a pas servi à grand-chose. Je n'ose dire à rien, mais je ne suis pas loin de le penser.

Enfant, j'ai longtemps voulu être un bon petit Français bien intégré et j'ai été un jeune ouvrier ordinaire que rien ne destinait à devenir ce que je suis devenu.

Et pourtant... »

COMME UN CHAT - FLORÉAL CUADRADO

Fils aîné d'une famille de militants libertaires espagnols convaincus et déterminés, piliers de la CNT, Floréal Cuadrado raconte dans ce livre de mémoires ce que peu de militants, étrangement, ont raconté : son enfance, son éducation au quotidien dans les quartiers de Béziers, ses premières amours et cette volonté chevillée au corps de devenir un « bon petit Français » ordinaire, bien intégré, loin d'un encombrant héritage politique.

Sa vie d'ouvrier chez Fouga, la grosse entreprise de la région, et la rencontre de vieux militants syndicaux vont très tôt faire de lui un opposant farouche aux hiérarchies bureaucratiques, mais il se sentira dans un premier temps très peu en phase avec la révolte étudiante de 1968.

Les chemins de l'autonomie individuelle sont bien souvent tortueux et inattendus : c'est grâce à sa famille qu'il rencontre un certain Nerslau, un ingénieur chimiste selon lequel les anarchistes doivent se préparer de toute urgence à répondre à la répression brutale à venir. Le voilà sur les sentiers étranges, souvent tragi-comiques, d'un anarchisme prônant l'action pour l'action, échafaudant de façon un peu saugrenue un réseau d'activistes se préparant à en découdre violemment avec l'« État policier » et ses multiples sicaires. Et il va mettre les compétences d'artificier acquises durant son service militaire au profit de la préparation de la lutte armée révolutionnaire.

Les rencontres se multiplient. Il explore la diversité du milieu libertaire, fréquente le « gratin » de l'extrême-gauche révolutionnaire parisienne, côtoie des figures marquantes comme Denis Guedj ou Alexandre Grothendieck, le bâtisseur reconnu de l'écologie radicale et l'un des rares scientifiques de haut vol qui déserta les chimériques fadaïses d'un progrès inexorable.

Les méfaits réitérés, cruels et surannés du trop vieux Franco l'embarquent dans le combat des GARI. Il participe à de nombreuses actions, dont l'enlèvement du banquier Suarez ou la tentative d'enlèvement de Michel Hidalgo.

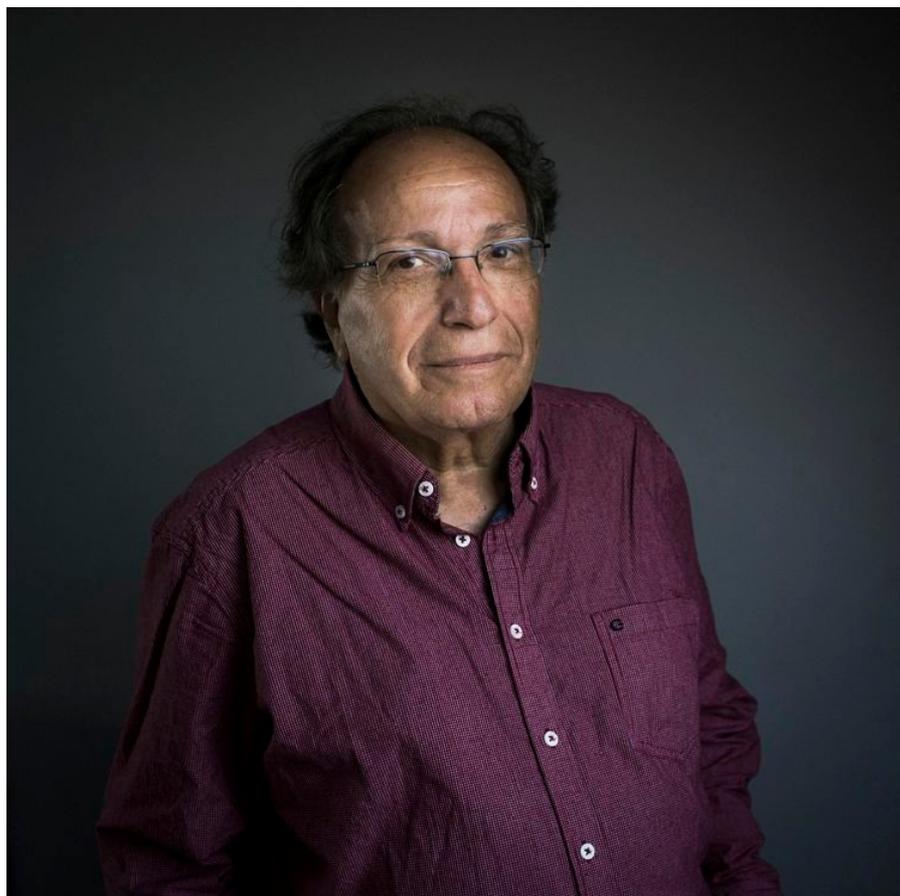
Entré en clandestinité, il devient faussaire par un picaresque concours de circonstances, pour palier quelques défections militantes, et se prend de passion pour ce métier de l'ombre. Il travaille alors avec prudence et méticulosité pour le mouvement libertaire.

Après quelques chamailleries épiques, vient le temps des arrestations, et des interrogatoires, la Cour de sûreté de l'État et la prison. Il lui faudra ensuite prendre le chemin de l'exil au Venezuela, où il sera accueilli par l'ancien chef de l'une des guérillas vénézuéliennes, Douglas Bravo, l'ancien mentor de Hugo Chavez. Cet exil sera aussi une forme de pause, loin de Paris, qui lui permettra de réfléchir à ses démêlés judiciaires et de préparer son combat pour l'amnistie lors du procès du hold-up de Condé-sur-l'Escault.

Comme un chat, Cuadrado est souvent retombé sur ses pattes. Selon lui, le seul sauf-conduit qui lui a permis de surnager dans ce siècle de ténèbres est l'éthique rigoureuse et exigeante que lui ont transmise par l'exemple ses parents et amis anarchistes espagnols.

LIBERATION publié le 22 mai 2015

Floréal Cuadrado, anars et arnaques



Floréal Cuadrado, à Paris, le 24 avril. (Photo Bruno Charoy)

Rencontre avec le révolutionnaire et faussaire à l'occasion de la publication de ses «Souvenirs» militants d'après-68 : rapt, prison, exil et hold-up.

C'est une plongée inattendue dans le monde de l'extrême gauche, du terrorisme et de l'anarchisme post-soixante-huitards. On va croiser Jean-Marc Rouillan et Michel Hidalgo (dont l'enlèvement sera un fiasco), Guy Debord et Carlos (lequel n'est en l'occurrence qu'un leurre), et puis des terroristes de tous pays (Palestine, Espagne, Italie, Tunisie, Venezuela...). Celui qui unit toutes ces causes est un quasi-anonyme. Floréal Cuadrado publie *Comme un chat*, sous-titré *Souvenirs turbulents d'un anarchiste - faussaire à ses heures - vers la fin du vingtième siècle* (1).

Né en 1946 près de Béziers dans une famille d'anarchistes espagnols en exil, il explique qu'il en a eu assez que les autres s'approprient son histoire et ses propres actes - on n'ose d'autant moins écrire exploits que l'héroïsme n'est pas sa tasse de thé. Il a manifestement été agacé par la gloire qui s'est abattue sur Lucio Urtubia, avec le plein accord de celui-ci, le surnommant «le Superman de l'anarchie contemporaine», et nul doute qu'à propos du livre *Lucio l'Irréductible* (2) il pourrait dire ce qu'il rapporte dans son livre d'«un jeune au service de la cause anti-franquiste», à savoir que «le titre de l'ouvrage m'a beaucoup amusé. En effet, ayant le sentiment d'être déjà réduit à un personnage minimal, je pouvais donc, au sens strict du terme, être qualifié moi-même d'irréductible». Cuadrado aussi se flatte de ne pas être un «fanfaron» de la révolution.

De l'autre côté de la barrière

Rendez-vous est pris sur la terrasse de *Libération*. On s'attend à voir apparaître un vieux militant rigide ; surgit un homme d'apparence très bonhomme, rieur et bavard comme policiers et magistrats auraient adoré qu'il soit avec eux, avec un accent du Sud-Ouest à couper au *cuchillo*. «*J'ai mis quatre ans à l'écrire*», dit-il, avant qu'on ait pu lui poser la moindre question, de ce livre qu'il considère comme une thérapie. Et il a déjà un deuxième volume sur le feu. «*Je suis passé directement de non-écrivain à fou littéraire.*» Restons sur ce premier tome, quand il n'est pas encore secrétaire du Syndicat des correcteurs au Syndicat du livre, mais un faussaire haut de gamme chez qui l'international des révolutionnaires va faire ses courses. «*Non-écrivain*», parce qu'il vient du monde ouvrier et qu'il a toujours eu une méfiance pour cet «*antre des aristos de l'intelligence*» que son passage dans la clandestinité n'a fait que renforcer. On sent d'ailleurs que ça l'amuse d'être à *Libération*, à raconter cette histoire à des journalistes. Le voici pour de bon de l'autre côté de la barrière.

«*Je pense avoir été un gamin extrêmement pénible*» : telle est la première phrase de la première partie. Chez lui, on pouvait tenir «*un conseil de famille libertaire, mais un conseil de famille quand même*». Et le livre, en plus de l'être à sa mère toujours vivante, est aussi dédié à son fils, «*pour qu'il comprenne pourquoi il a souffert*». Lequel est prénommé Elie, prénom juif, puis surnommé «*Elie le goy*» parce que les parents attendaient une fille qu'ils auraient appelée Elise et qu'ils ont été paresseux au moment d'adapter le prénom. Avant d'arriver là, Floréal Cuadrado raconte son itinéraire dans le monde du travail, comment il s'attache à tel ou tel militant : «*Son sens aigu de l'humour et de l'irrévérence me plurent immédiatement.*» Quand il sort en boîte, ses copains lui reprochent de ne «*danser qu'utile*», c'est-à-dire avec une idée derrière les jambes. On voit que le style de l'auteur est très vif, aussi bien dans ses aventures sentimentales que politiques, où tout arrive entre le début et la fin d'une seule phrase : «*Nous commençâmes à flirter, et elle répondit à mes baisers avec fougue.*»

Il est élevé dans un monde particulier où ses parents sont fâchés qu'il se marie alors qu'il pourrait si facilement vivre en union libre. Pendant son service militaire, il se familiarise avec les armes (et les cocktails Molotov), beaucoup plus que la majorité des révolutionnaires qu'il croisera et qui joueront pourtant les experts. Puis il se retrouve à Paris fin mai 68, des rencontres vont définitivement l'aiguiller vers «*l'illégalisme*» et, quant à l'union libre, il va comprendre très vite que ce «*n'était finalement qu'un beau discours*». Au demeurant, des jalousies de divers ordres accompagneront ses aventures anarchistes.

Pieds nickelés

Quelques coups d'éclat perturbés : Floréal Cuadrado et ses compagnons ont l'idée d'enlèvements pour faire connaître leurs idées dans l'opinion publique mais les grains de sable se multiplient, les contraignant à changer de cible à chaque fois. Ils veulent kidnapper le directeur d'Iberia à Paris, ils doivent se rabattre sur Suarez, le directeur de la Banque de Bilbao, avec qui ils entretiendront d'ailleurs les meilleurs rapports et dont l'enlèvement, de fil en aiguille, lance Floréal Cuadrado dans la carrière de faussaire. Au moment de la Coupe du monde 1978 en Argentine, qui est alors une dictature, ils jettent leur dévolu sur Michel Platini comme kidnappé d'envergure qui fera du bruit. Malheureusement, un comité plus ou moins fantaisiste pour le boycott de cette Coupe du monde a la même idée et la rend publique, de sorte que les joueurs sont protégés. Et c'est Michel Hidalgo, le sélectionneur, qui devient leur cible. Au début, pour s'en emparer, ils veulent le rendre inoffensif avec une bombe anesthésiante que «*les terroristes*» vont d'abord tester sur des vaches. Mais le machisme ambiant fait que certains trouvent qu'on ne peut pas utiliser une telle arme de «*gonzesse*» et qu'il faut s'y prendre avec un vrai revolver. Résultat : Michel Hidalgo, beaucoup mieux entraîné que tout le monde, désarme l'apprenti kidnappeur et l'affaire relève des pieds nickelés.

C'est une idiotie du même ordre qui conduira pour la première fois Floréal Cuadrado en prison. Il se retrouve avec Jean-Marc Rouillan à devoir déménager d'urgence un atelier clandestin (c'est aussi amusant comme les conspirateurs créent immédiatement la suspicion en jouant aux conspirateurs comme dans les films). Le futur patron si redouté d'Action directe veut prendre son revolver, Cuadrado lui dit que c'est trop bête et parvient à l'en dissuader. Juste au dernier moment, Rouillan va prétendument chercher ses cigarettes. Quand ils croisent plus tard des policiers, il s'avère qu'en fait il ne pouvait pas se passer une minute de son arme, tel Billy the Kid

dans *Lucky Luke* qui se sent tout nu sans ses pistolets. Le contrôle tourne donc mal et les voilà en prison. Il y retournera et se retrouvera face au dilemme «grève de la faim ou pas ?» quand ses compagnons entreprendront de la faire. Lui n'est pas chaud pour se déglinguer la santé à ne pas manger mais il ne veut pas non plus saboter l'initiative des autres.

Au tout début du livre, il explique déjà comment il emmerdait sa mère pendant les repas, à refuser de manger tout en se préservant : «*Si j'étais chétif, je n'étais pour autant pas fragile et, pas fou, je ne me suis jamais rendu malade.*» En prison : «*Je décidai donc de tricher pour avoir le moins de séquelles possible.*» Il faut dire qu'il est en désaccord idéologique avec l'extrême gauche. En tant qu'anarchiste, il ne réclame pas un statut particulier pour les prisonniers politiques, pas de raison de les différencier des droits communs. Lesquels, pendant la promenade, lui donnent des sandwiches et font cercle autour de lui pour qu'il puisse se nourrir, accroupi au milieu d'eux, sans que personne ne le voie. Mais il se retrouve à devoir jeûner pour de vrai durant deux semaines, après lesquelles il ne pèse «*plus que 44 kilos*» et fait «*peur à voir*». Les socialistes au gouvernement cèdent : «*Non parce qu'ils avaient une quelconque sympathie envers nous, simplement parce que cela mettait à mal l'image humaniste qu'ils prétendaient se donner.*» En plusieurs fois, il passera en tout six mois en prison. Comme il le dit sur la terrasse : «*C'est bien pour le CV mais rien par rapport à mes camarades.*»

Rouillan le crétin et Debord le prétentieux : c'est un peu comme ça que Floréal Cuadrado définit ceux qui sont, ou furent, des icônes au moins dans leur milieu. Il est contre les attentats de Jean-Marc Rouillan, qui, selon lui, ne servent qu'à renforcer l'Etat sous prétexte de le combattre (outre que persiste entre eux le malaise lié à leur arrestation stupide). En bon anarchiste, Floréal Cuadrado est contre l'Etat en tant que tel, ce qui explique aussi qu'il ne combatte pas avec ETA : Etat espagnol ou basque, c'est toujours un Etat. Des proches de Rouillan l'accuseront «*d'être devenu un trafiquant qui vendait des papiers à des camarades en difficulté*», ce qui l'indigne. Rouillan tombera dans un piège de la section antiterroriste prétendant que Carlos veut les rencontrer, ce qui leur semble tout à fait vraisemblable, alors que Cuadrado se moque aujourd'hui de cette prétention. Pour flatter l'ego du policier, «*de ce menu fretin on ferait un grand requin prédateur. [...] La deuxième carrière de Jean-Marc Rouillan allait dès lors commencer. Qu'il en ait été conscient et rétif ou complice vaniteux n'eut pas grande importance. Avant de fabriquer le nouveau génie du mal, on allait lui créer un milieu, un biotope*». Des années plus tard, Cuadrado lâchera à Rouillan : «*C'est grâce à ta stupidité que nous avons été arrêtés.*» Rouillan l'insulte, Cuadrado lui crache au visage. «*Ses gardes du corps essayèrent de me sauter dessus afin de m'infliger la raclée que je méritais pour avoir outragé de façon pas très catholique un valeureux combattant révolutionnaire en sa plus récente épiphanie.*» Mais les copains de Cuadrado sont plus compétents en «*baston de rue*».

Ticket de métro lavable

Guy Debord, «*notre philosophe national*», reçoit aussi son paquet. Ça commence quand il défend des prisonniers libertaires en Espagne, estimant - «*la calomnie n'ayant aucune limite*», selon Floréal Cuadrado - être le premier et l'unique dans ce combat. «*Était-ce son ignorance sidérale ou sa dédaigneuse mégalomanie qui lui faisait croire qu'il était le seul à faire quelque chose pour ces camarades ? [...] Le comportement de Guy Debord dans l'affaire des groupes autonomes libertaires me montrait qu'on pouvait tout à la fois être un théoricien incontestablement important et mentir effrontément pour promouvoir sa propre image. [...] Egotiste invétéré, il avait créé autour de lui une sorte de cour. Les crypto-situ, comme nous les appelions. [...] En fait, ils n'étaient que des ersatz de la pensée subversive, ils en avaient la forme mais pas le contenu.*» Floréal Cuadrado allait prendre ses distances avec «*la jet-set de l'illégalisme parisien*».

Des années durant, l'engagement de Cuadrado fut donc d'être faussaire. Avec son groupe, ils avaient entrepris plusieurs escroqueries, du ticket de métro lavable aux chèques volés ou aux jetons de téléphone, avant de passer au stade supérieur. Il va devenir expert en faux, on viendra demander son aide de tous les pays et il l'accordera plus souvent à des individus qu'à des groupes, celui d'Abou Nidal, par exemple, qui veut en finir avec Yasser Arafat, ne recueillant pas toute sa sympathie. Il a avec le travail salarié un rapport différent de ses camarades.

«Ils refusaient le travail qu'ils considéraient comme une activité inutile et aliénante. Mai 68 avait popularisé cette idée. Ma position était ambiguë. Je restais dans notre conglomerat d'individualités, et décidais de ne participer qu'à des actions qui auraient, à mon sens, un contenu social sans équivoque.» Il résumera ainsi la situation quand il abandonnera le groupe : «Notre prétendu engagement révolutionnaire nous avait conduits, de chicanes narcissiques en querelles logomachiques, à nous muer lentement en politicailleurs de l'illégalisme, menant un affrontement privé contre le système, incapables de construire, parce que nos combats n'étaient pas généralisables, un embryon d'organisation révolutionnaire susceptible de la moindre extension.» Les faux ont fait venir beaucoup d'argent, qui n'a pas été entièrement dépensé pour la cause. Cuadrado raconte de savoureuses agapes dans un salon du grand restaurant parisien Lapérouse, «connu pour ses repas galants pour déniaisés élitistes». Bien sûr, ils parlent stratégie. «Nos discussions furent nourries. Toutes tournaient autour de : "Comment baiser ce système de merde ?" Nous n'eûmes pas le culot d'ajouter : "Qui nous opprime."» Il quitte la France en 1986 après le braquage des retraites de mineurs à Condé-sur-l'Escaut (lui-même était pourtant à Londres le jour dit, occupé à se forger un alibi). Il s'exile d'abord en Algérie et en Espagne avant d'arriver au Venezuela, ce périple lui permettant d'apprendre sur qui compter et sur qui ne pas compter (sa mère se révélera d'une efficacité diabolique). Quand *le Figaro* fait de lui un détenteur du butin de l'attaque à main armée à la Banque de France de Niort, il est pris dans des imaginations paranoïaques et imagine que c'est pour qu'il soit assassiné par toute la pègre de Caracas. «Certes, sous vos latitudes droit-de-l'hommistes soumises et presque pacifiées, voilà bien un fantasme digne d'un thriller de série B. Mais pour un petit coin de paradis criminogène comme celui où je traînais mon anxiété désœuvrée, ce n'était pas si délirant que ça !» Son copain là-bas est tel que lorsqu'il évoque Hugo Chávez devant Floréal Cuadrado c'est pour dire : «S'il souhaite me rencontrer, c'est pour se donner une image de président révolutionnaire.» Au Venezuela, il tombe par hasard sur une somme astronomique en espèces bien emballée et perdue dans la rue (il paraît que c'est tout à fait vraisemblable là-bas). En prison, Floréal Cuadrado s'était paradoxalement lié avec des militants d'extrême droite (mais non racistes), respectant qu'ils aillent jusqu'au bout de leur engagement «quelles qu'en soient les conséquences». En plus, l'un d'eux le convainc : «En prison, nous sommes tous des anarchistes, nous avons un ennemi commun, c'est l'administration pénitentiaire.» Au titre de cet engagement «profond», il nous dit, commentant l'actualité immédiate : «De ce point de vue, je peux comprendre les jeunes qui s'engagent avec Daech.»

Immondes dénonciations

Il a connu, envers lui ou autour de lui, diverses trahisons, pires que celle imaginée selon lui par le fameux Lucio Urtubia, «persuadé que sa capture ne pouvait être que le fruit vénéneux d'une trahison et non le prix de son impéritie abyssale». Il a vu passer d'immondes dénonciations à prétention purificatrice : quand on faisait savoir à la compagne ce qu'était soupçonné d'avoir commis le compagnon, de riches camarades qui ne lui rendent pas son argent au moment où il en a besoin, les femmes traitées comme des sous-hommes... C'est avec le souvenir de ces humiliations et de ces bassesses que Floréal Cuadrado écrit avec l'ambition - accomplie - de «rendre agréable à lire» son histoire. Il a ensuite été aiguillé vers un éditeur «non militant et hors ghetto», les éditions du Sandre (qui ont un catalogue varié, comprenant à la fois Auguste Comte et Oscar Wilde, Castoriadis et Mirabeau, Saint-Thomas d'Aquin et Sacher-Masoch). «Plutôt que de dire le Vrai, ce truc intimidant qui fait correspondre les dires aux choses telles qu'elles sont, qui permettrait - rien que ça - de rendre adéquats la pensée et le réel, je me suis soucié plus simplement de véracité, de fidélité à ce que j'ai vécu, pensé, ressenti, imaginé ou espéré.» Mais il affirme sur la terrasse, toujours rieur au milieu de ses récits extravagants : «Vous pouvez me croire !»

(1) Editions du Sandre, 678 pp., 22 €.

(2) Le livre de Bernard Thomas est paru chez Flammarion. Cuadrado estime que ce que Lucio Urtubia raconte relève plus de l'«heroic fantasy» que de l'autobiographie.

Mathieu LINDON et Léa IRIBARNEGARAY

Feuilleton de Canard

■ « **NOUS N'ÉTIONS QUE LA FIN** *d'une histoire, la queue d'une comète* », écrit Floréal Cuadrado à propos de ses engagements libertaires, de ses combats antifranquistes, de son exil vénézuélien. Parfois donneuse de leçons – rares sont les camarades épargnés –, cette autobiographie militante analyse les soubresauts des années 70 et 80, quand certains partisans d'Action directe tentaient de bousculer le Vieux Monde. (« Comme un chat. Souvenirs turbulents d'un anarchiste », éditions du Sandre, 22 €.) – **E. B.**

« Le Canard enchaîné »

– mercredi 3 juin 2015 –

Anarchie vaincra (sur le papier)

Brève publiée le 4 juin 2015

Les brèves publiées dans cette rubrique « Informations et analyses » le sont à titre d'information et n'engagent pas la Tendance CLAIRE.

(Le Monde) Textes fondateurs, figures historiques, Mémoires... Plusieurs ouvrages récents rappellent que l'idée libertaire est toujours vivace et anime certains mouvements démocratiques contemporains

L'anarchisme ne cesse de renaître. Ses défaites, dont la plus tragique remonte à la guerre civile espagnole, n'ont pas éteint ses combats pour la liberté, contre l'autorité et la hiérarchie. En Espagne, l'actuel regain démocratique n'est pas sans lien avec une tradition libertaire vivace. Autre signe : de "petits" éditeurs, indifférents au succès commercial et médiatique, entretiennent leur propre histoire, font œuvre de transmission.

On assiste même à un renouveau éditorial. Ainsi deux maisons associées – La Lenteur et Le Ravin bleu – exhument un traité important, *L'Initiation individualiste anarchiste*, publié en 1923 par E. Armand (1872-1962). Là encore, l'Espagne anarchiste n'est pas loin, une première version étant parue sous le titre *El Anarquismo individualista*. Cet "individualisme anarchiste" révèle des clivages connus entre libertaires proches de Bakounine et partisans de Marx et Engels, mais aussi parmi les anarchistes eux-mêmes. Pour ce fils de communard, qui écrivit son livre dans la prison de Nîmes pour cause d'antimilitarisme, l'anarchisme individualiste se définit ainsi : "La négation, le rejet, la haine de la domination et de l'exploitation ; l'absence de l'obligation, de la sanction et de l'empiétement dans tous les domaines ; l'abolition de la contrainte grégaire sur l'initiative et l'impulsion individuelles. Anti-capitaliste, Armand est non moins anticommuniste et hostile au socialisme : pour lui, l'oppression de l'individu perdurerait si un Etat ou une communauté socialiste détenait les instruments de production et le capital. Ses autres combats sont l'athéisme et "l'amour libre" qui valorise le libre choix : "A la "dépendance sexuelle", c'est-à-dire à la conception dominante qui veut que la femme soit le plus souvent une chair à plaisir, l'individualiste oppose la "liberté sexuelle", autrement dit la faculté, pour les individus de l'un et l'autre sexe, de disposer à leur gré de leur vie sexuelle." Du respect des libertés naîtra une nouvelle humanité "polydynamique, polymorphique, multilatérale" – bref, individualiste et pluraliste.

Le monde issu de la guerre de 1914-1918 et de la révolution bolchevique, Armand le prévoyait, serait hostile aux idéaux libertaires. D'autres anarchistes, qui allaient vivre au cœur de l'Europe les tragédies du XXe siècle et l'avènement de régimes liberticides, en feront la douloureuse expérience : ainsi de Rudolf Rocker (1873-1958) et Max Nettlau (1865-1944). Le premier consacra un livre au second publié en allemand en 1946, vite traduit en espagnol, et que publient aujourd'hui les Editions du Monde libertaire sous le titre *Max Nettlau. Une mémoire anarchiste*.

Rocker était l'un des plus subtils théoriciens allemands de l'anarcho-syndicalisme et du socialisme libertaire. Son ami Nettlau, né à Vienne, était un historien de l'anarchisme auquel on doit, entre autres, une monumentale biographie de Bakounine. Sa vie fut consacrée à arpenter l'Europe pour collecter les documents les plus infimes de l'anarchisme et rencontrer des acteurs-clés, comme James Guillaume et Elisée Reclus. La tournure d'esprit si particulière de Nettlau fascinait Rocker. Au plan intellectuel : une quête érudite sans fin où le moindre détail compte, une exigence d'exhaustivité qui lui permit d'accumuler des trésors documentaires voués à la perte. Au plan politique : le sens du pluralisme, des opinions dissidentes, de la tolérance. Son "intersocialisme" voulait faire dialoguer les tendances diverses du socialisme, contre l'hégémonie marxiste et communiste.

Si Nettlau et Rocker n'adhéraient pas à l'individualisme anarchiste d'Armand, leur socialisme libertaire rejoignait ses tendances libérales. Pour eux aussi, l'émancipation individuelle était un enjeu crucial. Faisant parler Nettlau, Rocker expose aussi ses propres convictions libérales : "Alors que le socialisme libertaire ou anarchisme s'est rattaché à la doctrine libérale des traditions humanistes et a approfondi la question de la liberté jusqu'au bout, le socialisme autoritaire rappela à la vie des philoso-

phies absolutistes auxquelles les révolutions des XVIIe et XVIIIe siècles avaient tordu le cou. ' L'autoritarisme socialiste porterait même la lourde responsabilité d'avoir ouvert la voie " à la réaction nouvelle pour aboutir à l'Etat totalitaire '. Le rejet du capitalisme chez Rocker s'accompagnait ainsi d'un regard très critique sur les formes dominantes de socialisme : ' Ces deux extrêmes, l'impérialisme capitaliste avec la domination de ses cartels économiques et les courants socialistes avides de dictature, ont des points de -contact communs. ' Pour contrer le nationalisme et le totalitarisme, dont Rocker déplorait l'attraction sur les milieux ouvriers, un socialisme de la liberté était à réinventer. ■■■■■

L'écrasement des anarchistes en Espagne hantait Rocker, qui y voyait l'annonce du triomphe de la barbarie fasciste et nazie. Ce goût amer de la défaite, on le retrouve dans les Mémoires que publie Floréal Cuadrado aux éditions du Sandre, dont le beau catalogue contient le meilleur de la pensée libertaire et -démocratique radicale – de Gustav Landauer à Cornelius Castoriadis. Né en 1946 de parents et grands-parents anarchistes espagnols, dont il restitue la biographie, l'auteur de *Comme un chat* allait devenir un acteur de la mouvance activiste d'extrême gauche et antifranquiste, se spécialisant dans la fabrication de faux papiers. Nourri de culture anarchiste, le livre évoque d'ailleurs brièvement Armand et sa théorie de l'amour libre. Toutefois, sur ce sujet comme sur d'autres, il souligne les décalages entre les idéaux et la réalité, et même les désillusions et trahisons. ■■■■■

En Mai 68, étant ouvrier, il est sollicité par des groupuscules communistes. Mais sans céder à leurs avances : ' Pour moi, le véritable communisme était le communisme libertaire, pour lequel mes parents et leurs amis s'étaient battus. ' Il participera à une micro-organisation, les Partageux, qui, forte de ses trois membres, prépare la " *confrontation armée* '. Devenue les Egaux, elle est menée par un dirigeant dépeint en égocentrique par Cuadrado – ' *Egaux, égaux, ouais, ouais*, se souvient-t-il, *ego, ego surtout* ' –, qui élabore un projet de fabrication clandestine de LSD. Le but : diffuser la drogue par aérosols pour provoquer dans les Bourses européennes des ' *comportements erratiques collectifs* ' et une crise mondiale pire qu'en 1929 ! Notre faussaire vivra bien d'autres aventures groupusculaires, comme le projet d'enlèvement de Michel Platini, puis de Michel Hidalgo, lors de la Coupe du monde de football de 1978 en Argentine pour protester contre la dictature. Mais son engagement central concerne l'Espagne, avec les GARI (Groupes armés révolutionnaires internationaux), en soutien aux activistes anarchistes espagnols antifranquistes du Mouvement ibérique de libération (MIL). Là, il rencontre Jean-Marc Rouillan, mais ne le suivra pas dans le terrorisme d'Action directe. ■■■■■

Souvent comique, le récit évite la complaisance sur certaines dérives gauchistes vers la violence et le banditisme : ' *Le terme expropriation auréolait les hold-up et ceux qui s'y livraient d'un panache révolutionnaire. L'argent exproprié servait à financer l'organisation. Si de nombreux militants qui réalisaient ces opérations financières donnaient tout, jusqu'au dernier centime, à l'organisation, d'autres mélangèrent les genres.* ' Ces dérives, Cuadrado les explique aussi par le refus du travail salarié, un thème de l'après-68 qui renouait d'ailleurs avec certaines idées anarchistes. Lui-même, qui ne cessa de travailler – souvent à son compte –, porte un regard critique sur ces comportements peu glorieux. ■■■■■

Ayant traversé les épreuves de la prison et de l'exil, Floréal Cuadrado estime être retombé sur ses pieds, tel un chat aux sept vies. Et ce grâce à une ' *éthique simple et exigeante* ', transmise par sa famille anarchiste, " *faite du refus de parvenir, de méfiance envers l'argent, les pouvoirs et les croyances sans fondement rationnel* ". Sans doute lui a-t-elle appris aussi autre chose : le goût de transmettre. ■■■■■

Les livres-clés ■■■■■

1793 *Enquête sur la justice -politique*, de William Godwin. Aux sources de l'anarchisme (épuisé). ■■■■■

1840 *Qu'est-ce que la propriété ?*, de Pierre-Joseph Proudhon. Contient l'une des premières occurrences -positives de l'" anarchisme " (Livre de poche, 2009). ■■■■■

1844 *L'Unique et sa propriété*, de Max Stirner. L'affirmation d'un anarchisme individualiste (Hachette livre/BNF, 2012). ■■■■■

1873 *Etatisme et anarchie*, de Mikhaïl Bakounine. Où l'auteur affirme : " *Je déteste le communisme* ' (épuisé). ■■■■■

1875 *Les vices ne sont pas des crimes*, de Lysander Spooner. La référence de l'individualisme libertaire américain (Les Belles Lettres, 1993). ■■■■■

1892 *La Conquête du pain*, de Pierre Kropotkine. Une référence pour l'anarchisme espagnol (Le Sextant, 2013). ■■■■■

1947 *La Révolution inconnue*, de Voline. La grande critique anarchiste du -bolchevisme (Entremonde, 2009-2010). ■■■■■

1965 *L'Anarchisme*, de Daniel Guérin. Synthèse à succès -parue trois ans avant Mai 68 (Folio, 1987).
Serge Audier

Claude Pennetier : " Une attention portée à l'individu " Pour l'un des maîtres d'œuvre du " Dictionnaire biographique du mouvement libertaire francophone ", la puissance d'attraction de l'anarchisme s'explique, entre autres, par le grand nombre de ses penseurs

Fort de son succès depuis sa parution en 2014, *Les Anarchistes. Dictionnaire biographique du mouvement libertaire francophone* passent en poche. Voici donc à disposition un siècle et demi d'anarchisme raconté en 500 notices de militants, de Bakounine à Sébastien Faure en passant par l'écrivain Octave Mirbeau et le peintre Paul Signac. Organisés sur le modèle du " Maitron ", le *Dictionnaire biographique du monde ouvrier*, impulsé par Jean Maitron (1910-1987), *Les Anarchistes* ont mobilisé de nombreux historiens sous la houlette, notamment, de Claude Pennetier, actuel directeur du Maitron. Il est proposé avec l'accès gratuit à la base " Anarchistes " du site Maitron-en-ligne.

Le dictionnaire s'inscrit-il dans un -renouveau de l'historiographie du mouvement libertaire ?

En œuvrant pour une meilleure connaissance des hommes et des femmes qui ont fait l'anarchisme, le dictionnaire participe d'une tentative de renouvellement du sujet, sur lequel les travaux restent insuffisants. Ils sont bien plus nombreux sur le communisme, car ce dernier a eu une très grande influence sur le continent européen et a produit beaucoup d'archives biographiques – à la différence de l'anarchisme, mouvement qui n'avait ni l'équivalent de la commission des cadres du PC ni comptes rendus d'organisation. Les grands travaux sur l'histoire du mouvement libertaire dataient des années 1950, au moment où il a connu, politiquement, une traversée du désert. L'historien Jean Maitron, qui n'était pas libertaire mais avait pour ces mouvements une grande empathie, a soutenu en 1950 sa thèse sur *Le Mouvement anarchiste en France. 1880-1914*. En 1965, René Bianco, militant et historien, fondait le Centre -international de recherches sur l'anarchisme à Marseille. Plus tard encore, -Gaetano Manfredonia a signé des travaux importants. Néanmoins, il existe, aujourd'hui encore, un contraste entre l'intérêt du sujet et la recherche universitaire, encore très mince.

Saisir l'anarchisme par ses hommes et ses femmes est d'autant plus cohérent qu'il y a dans sa tradition une attention portée à l'individu. Les militants ont toujours été sensibles aux itinéraires de leurs aînés, ont voulu comprendre leur parcours, sans effacer d'ailleurs leur vie personnelle. Ils ont pris soin, souvent, de conserver des traces personnelles.

Quelles sont les grandes familles anarchistes ?

Les nuances du monde libertaire rendent la mise en place de catégories compliquée. On peut être libertaire de tant de façons – pensez simplement à l'influence du mouvement dans l'art, par exemple dans la chanson (Ferré, Brassens...). La dimension culturelle est très importante. Néanmoins, incontestablement, il y a un mouvement anarchiste, mais divisé en multiples organisations qui recourent de grandes sensibilités. Avant 1914, la division passe entre syndicalistes et " individualistes ", ceux-ci donnant la priorité à l'épanouissement et à la liberté personnels dans l'idée que les individus doivent s'agréger de manière la moins autoritaire possible – et qui ne se reconnaissent pas forcément dans le mouvement ouvrier. Entre les deux guerres, après le choc de la révolution russe, la division se fait entre les platformistes et les synthésistes. Les platformistes veulent s'ancrer plus profondément dans le mouvement ouvrier, après le succès des bolcheviks. Les synthésistes, plutôt dominants dans la tradition française, organisent la synthèse -entre toutes les tendances (insurrectionnalisme, anarcho-syndicalisme, individualisme...). En simplifiant, on peut dire que la Fédération anarchiste est plutôt dans le prolongement du synthésisme et Alternative libertaire plutôt dans celui du platformisme. Mais les divisions sont liées aussi à la manière de mener l'action syndicale : certains anarchistes sont à la CNT (qui elle-même est divisée), d'autres à FO, d'autres à SUD et certains à la CGT... Néanmoins, même s'il y a des courants, il existe des moments de rencontre entre les anarchistes, comme l'anniversaire du congrès de Saint-Imier (Suisse), qui a vu en 1872 la fondation de l'Internationale antiautoritaire.

Précisons que l'anarchisme haut en couleur, celui de Ravachol et plus tard de la bande à Bonnot, est lié à l'" illégalisme ", un courant minoritaire qui professait que, devant la difficulté à mener l'insurrection, il fallait faire peur au patronat et créer un rapport de force par la menace ou par des comportements violents. Mais l'" illégalisme " a surtout mis le mouvement en très grande difficulté, en suscitant la répression policière.

Olivier Besancenot, l'ancien porte-parole du NPA, a écrit un livre avec Michael Löwy, " Affinités

révolutionnaires. Nos étoiles rouges et noires " (Mille et une nuits, 2014), qui rappelle les alliances historiques entre marxistes et anarchistes. Y a-t-il une nouvelle vague d'intérêt politique pour les idées libertaires ?

Le thème est incontestablement à la mode. Sortira à l'automne un film d'Elie Wajeman qui s'appelle, comme notre livre, *Les Anarchistes*. De plus, les rééditions sont nombreuses (Bakounine, Kropotkine ou même Daniel Guérin)... A mon avis, ce regain d'intérêt s'explique très facilement par l'effondrement du communisme puis par l'échec de la social-démocratie : l'anarchisme propose une autre voie, hors des propositions des partis. Sa force est d'avoir un grand nombre de penseurs, et donc une forte présence d'ouvrages théoriques dans lesquels les courants les plus divers puisent leur inspiration.

Propos recueillis par Julie Clarini

Un Garçon sans illusion



Maurice Garçon, 1965. EDOUARD BOUBAT/RAPHO

Maurice Garçon (1889-1967), avocat et écrivain, a laissé un Journal inédit. La parution des pages impitoyables consacrées aux années d'Occupation est un événement

FRANÇOIS ANGELIER

Sonnez tocsin, retentissez sirènes, voici ce qui est, sans doute, l'événement éditorial de cette fin de saison : la parution du tant attendu *Journal* de l'avocat Maurice Garçon. Soigneusement conservé par les siens depuis la mort de son rédacteur, en décembre 1967, rédigé dès 1912, 55 ans durant, sans rature, de nuit et dans l'élan, au fil de 43 cahiers d'écolier 17 x 22 cm, entoilés et ornés de coupures de presse, il était un des secrets les mieux gardés de la littérature française. Grâce à Pascal Fouché et Pascale Froment, ses tomes XV à XXV, couvrant les années 1939 à 1945, sortent enfin, minutieusement présentés, annotés et indexés, du « discret placard » où la piété familiale les tenait celés.

Maurice Garçon, à savoir ? Doté d'une taille à la Tati, 1,91 m, qui lui vaudra d'être réformé en 1914, nanti d'un visage à la Grock, tout de malice triste et gravité burlesque, Garçon a été, trois Républiques durant, à l'égal d'un de Moro-Giafferri ou d'un René Floriot, un des ténors du barreau français. Mais un ténor, et c'est ce qui fait toute l'intensité de son témoignage, qui ne marchait point à la baguette, envoyait bouler les chefs de chant et allait verbe haut, récrivant la partition judiciaire. Un mélange détonnant de donquichottisme moral, de noctambulisme mondain et de funambulisme érudit, qui fit de cet électron libre du Palais, académicien français et châtelain, membre de l'Académie de l'humour jamais élu au conseil de l'ordre, un ami de Léautaud, un auteur pour le Grand-Guignol, un défenseur de Pauvert et d'*Hara-Kiri* mensuel. Petit-fils d'un

son fils conseiller d'Etat, après une jeunesse folâtre passée à chiner les boîtes des quais, écrire des chansons pour Vincent Scotto et danser, habillé en moujik, dans les cafés du Quartier latin, il endosse la toge en 1911, à 22 ans.

En cinquante ans de prétoire et 17 000 affaires traitées, Garçon, gourmet de marginalités sociales et de singularités intellectuelles, friand de cas hors normes, de crimes sanglants (notamment ceux dont fut accusé l'auteur du *Salaire de la peur*, Georges Arnaud) et de dossiers brûlants (René Hardy et l'affaire Jean Moulin), se fera l'avocat du monde des lettres (de Valéry à Genet), de l'édition et des arts plastiques et cinématographiques ; il laissera plu-

Gant de crin et paille de fer, rien ne résiste à la mémoire exacte et à l'acuité du diariste

sieurs dizaines de volumes consacrés tant à l'éloquence judiciaire qu'à l'hérésie Vintras, à Huysmans qu'à Louis XVII.

Néanmoins, c'est l'envers de cette sociabilité festoyante et de ce dandyisme intellectuel que révèle ce *Journal* (1939-1945). Retranché, malgré quelques déplacements en province, dans son hôtel particulier de la rue de l'Eperon, miné par le « manteau de plomb » d'une angoisse grandissante, tout de morgue hautaine et de solitude amère, Garçon se fait au jour le jour, informé faute de mieux par la presse esclave, la « téhéséf » londonienne, les confessions secrètes et les cancons mondains, le chroniqueur impitoyable du déshonorant naufrage de la III^e République, faillite que parachève la pitrerie sanglante de Vichy. Un isolement que renforce le grand écart idéologique et moral

est sans cesse soumis : judéophobe fieffé, il se fait le défenseur de Mandel, qu'il visite au fort du Portalet, et le soutien de Jean Zay ; anticommuniste hostile au Front populaire, il prend en charge la défense du communiste Gabriel Péri et tente d'organiser la résistance face aux méfaits de la « Section spéciale » ; antigauliste spontané, il toise néanmoins d'un mépris glaçant la « pétinerie » et les piéteux, assistant humilié aux riches heures de la collaboration : mise à sac des campagnes et de l'industrie, exécutions des otages, rafles des juifs, frénésie de délations et de reptations courtoises.

Tout cela vécu aux premières loges du théâtre parisien et narré au détail près. Gant de crin et paille de fer, rien ne résiste à sa mémoire exacte et à l'acuité de son regard et de ses analyses, ce volume offre des portraits inouïs du Tout-Paris collabo : de Brinon à Sacha Guitry et aux académiciens en passant, bien sûr, par le monde de la basoche et du parquet, que Garçon atomise d'un regard sans concession : « Magistrats (...) lâches, trembleurs et pusillanimes », écrit-il en 1939, avant la débâcle ; « Servitude de la magistrature », note-t-il en 1944, à l'heure de l'épuration et d'une Libération qu'il scrute d'un œil las et sec. Dans le sillage des *Journaux* de Guéhenno (1947) ou de ses amis Galtier-Boissière (1947-1965) ou Léautaud, à l'égal de celui, récemment publié, de Romain Rolland (Bartillat, 2012), le *Journal* de Maurice Garçon est un témoignage capital. Moins celui d'un Français occupé que d'un humaniste désenchanté, trompant sa honte avec son dégoût, mais tenant bon. ■

JOURNAL (1939-1945), de Maurice Garçon, édité par Pascal Fouché et Pascale Froment.

2/3

► Dossier Anarchie vaincra ? L'idée libertaire est toujours vivace. Entretien avec Claude Pennetier



4

► Littérature française Virginie Despentes, Paul Morand

5

► Littérature étrangère Ricardas Gavelis, Eileen Chang

6

► Histoire d'un livre *Amour, colère et folie*, de Marie Vieux-Chauvet

7

► Rétrospective Les 70 ans de la mort de Robert Desnos



8

► Le feuilleton Eric Chevillard fait la bête avec Karen Shanor et Jagmeet Kanwal

9

► Enquête Les secrets des feel good books



10

► Rencontre Dario Fo en

PRIÈRE D'INSÉRER

JEAN BIRNBAUM

Jules Vallès, anarchiste à la lettre

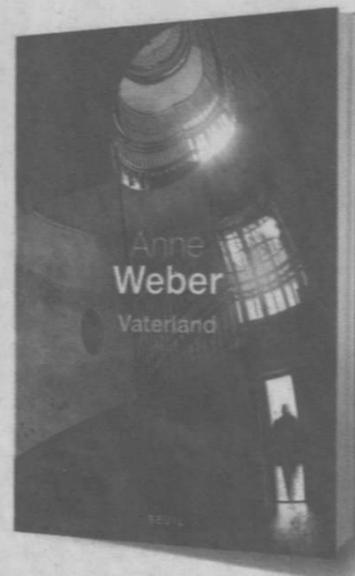
Le royaliste Bernanos se disait volontiers anarchiste. Bien que très éloigné de lui politiquement, Barthes tendait vers « l'horizon impossible de l'anarchie langagière ». Chez les deux écrivains, il ne s'agissait pas de prôner le désordre des mots, mais bien de soustraire la langue à l'oppression : « Nous referons des mots libres, pour des hommes libres », avait lancé Bernanos, qui savait lui aussi combien la langue est sans cesse menacée non seulement par le pouvoir, mais également par ses propres défaillances, ses désertions intimes.

Comme l'illustre le dossier que nous consacrons à l'actualité du livre libertaire (*lire pages 2-3*), elle commence ici, l'anarchie : là où les mots se cabrent, où la phrase se jette en avant, dans l'espoir de maintenir la langue en état d'insurrection permanente. Ce soulèvement appelle moins une théorie qu'une pratique, et c'est ainsi que Jules Vallès (1832-1885) doit être considéré comme l'un des grands écrivains de l'anarchie.

Voyez ses *Souvenirs d'un étudiant pauvre*, que les éditions Libertalia, encore bien inspirées, ont la bonne idée de rééditer (170 p., 10 €). Texte poignant qui vous fera passer du rire aux larmes, et dont la moindre scène, le portrait le plus fugace, ouvre tout un monde d'échauffourées, de dèche et de tendresse.

Le révolté livre sa prose au tumulte pour lui éviter de se figer, d'être aux ordres, de « tourner la meule de la servilité ». Contre les imposteurs et les « salivards », Vallès met en mouvement une gouaille portée par une « sincérité douloureuse », mêlant l'esprit de révolte, le souci de l'honneur et le « besoin de rigoler ». Sous la plume du communard, chaque ligne trace une émancipation reconquise, une aliénation surmontée. « Tenir » un discours, oui, mais tout en lui lâchant la bride, telle est l'aventure de l'écrivain en anarchie. ■

Anne WEBER



CE QU'ÊTRE ALLEMAND VEUT DIRE.

« Un livre superbe. »

Raphaëlle Leyris, *Le Monde des Livres*

roman

Textes fondateurs, figures historiques, Mémoires... Plusieurs ouvrages récents rappellent que l'idée libertaire est toujours vivace et anime certains mouvements démocratiques contemporains

Anarchie vaincra (sur le papier)

SERGE AUDIER

L'anarchisme ne cesse de renaître. Ses défaites, dont la plus tragique remonte à la guerre civile espagnole, n'ont pas éteint ses combats pour la liberté, contre l'autorité et la hiérarchie. En Espagne, l'actuel regain démocratique n'est pas sans lien avec une tradition libertaire vivace. Autre signe : de « petits » éditeurs, indifférents au succès commercial et médiatique, entretiennent leur propre histoire, font œuvre de transmission.

On assiste même à un renouveau éditorial. Ainsi deux maisons associées – La Lenteur et Le Ravin bleu – exhument un traité important, *L'Initiation individualiste anarchiste*, publié en 1923 par E. Armand (1872-1962). Là encore, l'Espagne anarchiste n'est pas loin, une première version étant parue sous le titre *El Anarquismo individualista*. Cet « individualisme anarchiste » révèle des clivages connus entre libertaires proches de Bakounine et partisans de Marx et Engels, mais aussi parmi les anarchistes eux-mêmes. Pour ce fils de communal, qui écrivit son livre dans la prison de Nîmes pour cause d'antimilitarisme, l'anarchisme individualiste se définit ainsi : « La négation, le rejet, la haine de la domination et de l'exploitation ; l'absence de l'obligation, de la sanction et de l'empêchement dans tous les domaines ; l'abolition de la contrainte grégaire sur l'initiative et l'impulsion individuelles. » Anticapitaliste, Armand est non moins anticommuniste et hostile au socia-

lisme : pour lui, l'oppression de l'individu perdurerait si un Etat ou une communauté socialiste détenait les instruments de production et le capital. Ses autres combats sont l'athéisme et « l'amour libre » qui valorise le libre choix : « A la "dépendance sexuelle", c'est-à-dire à la conception dominante qui veut que la femme soit le plus souvent une chair à plaisir, l'individualiste oppose la "liberté sexuelle", autrement dit la faculté, pour les individus de l'un et l'autre sexe, de disposer à leur gré de leur vie sexuelle. » Du respect des libertés naîtra une nouvelle humanité « polydynamique, polymorphe, multilatérale » – bref, individualiste et pluraliste.

Le monde issu de la guerre de 1914-1918 et de la révolution bolchevique, Armand le prévoyait, serait hostile aux idéaux libertaires. D'autres anarchistes, qui allaient vivre au cœur de l'Europe les tragédies du XX^e siècle et l'avènement de régimes liberticides, en feront la douloureuse expérience : ainsi de Rudolf Rocker (1873-1958) et Max Nettlau (1865-1944). Le premier consacra un livre au second publié en allemand en 1946, vite traduit en espagnol, et que publient aujourd'hui les Editions du Monde libertaire sous le titre *Max Nettlau. Une mémoire anarchiste*.

Rocker était l'un des plus subtils théoriciens allemands de l'anarcho-syndicalisme et du socialisme libertaire. Son ami Nettlau, né à Vienne, était un historien de l'anarchisme auquel on doit, entre autres, une monumentale biographie de Bakounine. Sa vie fut consacrée à arpenter l'Europe pour collecter les documents les plus infimes de l'anarchisme et rencontrer des acteurs-clés, comme James Guillaume et Elisée Reclus. La tournure d'esprit si particulière de Nettlau fascinait Rocker. Au plan intellectuel : une

quête érudite sans fin où le moindre détail compte, une exigence d'exhaustivité qui lui permit d'accumuler des trésors documentaires voués à la perdition. Au plan politique : le sens du pluralisme, des opinions dissidentes, de la tolérance. Son « intersocialisme » voulait faire dialoguer les tendances diverses du socialisme, contre l'hégémonie marxiste et communiste.

Si Nettlau et Rocker n'adhéraient pas à l'individualisme anarchiste d'Armand, leur socialisme libertaire rejoignait ses

tendances libérales. Pour eux aussi, l'émancipation individuelle était un enjeu crucial. Faisant parler Nettlau, Rocker expose aussi ses propres convictions libérales : « Alors que le socialisme libertaire ou anarchisme s'est rattaché à la doctrine libérale des traditions humanistes et a approfondi la question de la liberté jusqu'au bout, le socialisme autoritaire rappela à la vie des philosophies absolutistes auxquelles les révolutions des XVII^e et XVIII^e siècles avaient tordu le cou. » L'autoritarisme socialiste porterait

même la lourde responsabilité d'avoir ouvert la voie « à la réaction nouvelle pour aboutir à l'Etat totalitaire ». Le rejet du capitalisme chez Rocker s'accompagnait ainsi d'un regard très critique sur les formes dominantes de socialisme : « Ces deux extrêmes, l'impérialisme capitaliste avec la domination de ses cartels économiques et les courants socialistes avides de dictature, ont des points de contact communs. » Pour contrer le nationalisme et le totalitarisme, dont Rocker déplorait l'attraction sur les milieux ouvriers, un socialisme de la liberté était à réinventer.

L'écrasement des anarchistes en Espagne hantait Rocker, qui y voyait l'annonce du triomphe de la barbarie fasciste et nazie. Ce goût amer de la défaite, on le retrouve dans les Mémoires que publie Floréal Cuadrado aux éditions du Sandre, dont le beau catalogue contient le meilleur de la pensée libertaire et démocratique radicale – de Gustav Landauer à Cornelius Castoriadis. Né en 1946 de parents et grands-parents anarchistes espagnols, dont il restitue la biographie, l'auteur de *Comme un chat* allait devenir un acteur de la mouvance activiste d'extrême gauche et antifranquiste, se spécialisant dans la fabrication de faux papiers. Nourri de culture anarchiste, le livre évoque d'ailleurs brièvement Armand et sa théorie de l'amour libre. Toutefois, sur ce sujet comme sur d'autres, il souligne les décalages entre les idéaux et la réalité, et même les désillusions et trahisons.

En Mai 68, étant ouvrier, il est sollicité par des groupuscules communistes. Mais sans céder à leurs avances : « Pour moi, le véritable communisme était le communisme libertaire, pour lequel mes parents et leurs amis s'étaient battus. » Il participera à une microorganisation, les

D'autres livres transmettent le flambeau

LA RECHERCHE sur l'anarchisme connaît un certain regain. Nombre de travaux explorent des domaines négligés qui attestent la vitalité, la diversité et l'internationalisme de ce mouvement.

Ainsi, la revue *Dissidences* consacre son numéro de janvier au thème « Anarchismes, nouvelles approches, nouveaux débats » (Le Bord de l'eau, 140 p., 20 €). Il comprend un bilan historiographique sur l'anarchisme espagnol, une analyse des relations entre les « jeunes hégéliens » et l'anarchisme, ou encore un tableau du renouveau libertaire chez les jeunes Chiliens d'aujourd'hui.

De leur côté, deux éditeurs associés, Nada et Noir et Rouge, poursuivent une enquête sur le mouvement libertaire en Amérique latine. Après *Viva la social ! Anarchistes & anarcho-syndicalistes en Amérique latine (1860-*

1930) (2013), un autre volume collectif, *Amérique(s) anarchiste(s). Expressions libertaires du XIX^e au XXI^e siècles* (492 p., 20 €), offre de riches études sur les revues, l'art et l'éducation libertaires, surtout en Amérique latine. Chez Nada paraîtra aussi, début juin, le livre de Jean-Marc Delpech sur *Alexandre Marius Jacob. Voleur et anarchiste* (200 p., 16 €), cet « illégaliste » connu pour avoir inspiré le personnage d'Arsène Lupin.

Enfin, mentionnons les souvenirs de Freddy Gomez, *Eclats d'anarchie. Passage de mémoire. Conversations avec Guillaume Goutte* (Rue des Cascades, 492 p., 18 €), qui peuvent se lire en complément des Mémoires de Floréal Cuadrado (*lire ci-contre*). Lui aussi descendant d'anarchistes espagnols – son grand-père fut fusillé par les franquistes –, il fréquenta enfant les locaux de la Confédération nationale du travail (CNT) en exil, participa à Mai 68 en consta-

tant la joie des vieux libertaires « heureux comme des gamins de voir surgir un drapeau noir », avec le sentiment que « le flambeau se transmettait ». Membre du Syndicat des correcteurs, Gomez allait militer dans un groupe autour de la revue de son père, *Frente libertario*, en réponse à la crise de la CNT. Ce courant dissident suivait les nouvelles aspirations libertaires et antiautoritaires de la jeunesse espagnole. L'auteur évoque d'autres faits, comme les Journées libertaires internationales de Barcelone en 1977, sorte de revival de Mai 68 et de Woodstock, et qu'il juge assez sévèrement : cette *movida libertaria* contre-culturelle n'était pas récupérable par le capitalisme consumériste ? Gomez juge encore plus durement des groupes anarchistes violents comme les GARI, auquel participait Cuadrado, ou le MIL, organisation espagnole antifranquiste. Pour lui, la trajectoire de Rouillan vers la vio-

lence d'Action directe, si elle marque une rupture, était l'un des aboutissements possibles de cet avant-gardisme armé, très éloigné de l'anarcho-syndicalisme. Enfin, Gomez revient sur son travail d'archiviste. D'abord, aux côtés de l'Italien Paolo Gobetti – le fils du grand intellectuel libéral antifasciste Piero Gobetti –, il a filmé en 1976 des entretiens avec des survivants de la guerre civile espagnole.

Depuis 2001, dans sa revue *A contretemps*, consacrée à une histoire critique de l'anarchie, il s'intéresse « aux hétérodoxes, aux francs-tireurs, aux inclassables, et même aux énergumènes de l'anarchie ». N'est-ce pas là une bonne manière d'être fidèle aux idéaux libertaires ? ■ S. AU.

Signalons également la parution de *Comment peut-on être anarchiste ?*, de Claude Guillon, *Libertalia*, 446 p., 18 €.



Claude Pennetier : « Une attention portée à l'individu »

Pour l'un des maîtres d'œuvre du « Dictionnaire biographique du mouvement libertaire francophone », la puissance d'attraction de l'anarchisme s'explique, entre autres, par le grand nombre de ses penseurs

ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIE CLARINI

Fort de son succès depuis sa parution en 2014, *Les Anarchistes. Dictionnaire biographique du mouvement libertaire francophone* passent en poche. Voici donc à disposition un siècle et demi d'anarchisme raconté en 500 notices de militants, de Bakounine à Sébastien Faure en passant par l'écrivain Octave Mirbeau et le peintre Paul Signac. Organisés sur le modèle du « Maitron », le *Dictionnaire biographique du monde ouvrier*, impulsé par Jean Maitron (1910-1987), *Les Anarchistes* ont mobilisé de nombreux historiens sous la houlette, notamment, de Claude Pennetier, actuel directeur du Maitron. Il est proposé avec l'accès gratuit à la base « Anarchistes » du site Maitron-en-ligne.

Le dictionnaire s'inscrit-il dans un renouveau de l'historiographie du mouvement libertaire ?

En œuvrant pour une meilleure connaissance des hommes et des femmes qui ont fait l'anarchisme, le dictionnaire participe d'une tentative de renouvellement du sujet, sur lequel les travaux restent insuffisants. Ils sont bien plus nombreux sur le communisme, car ce dernier a eu une très grande influence sur le continent européen et a produit beaucoup d'archives biographiques – à la différence de l'anarchisme, mouvement qui n'avait ni l'équivalent de la commission des cadres du PC ni comptes rendus d'organisation. Les grands travaux sur l'histoire du mouvement libertaire dataient des années 1950, au moment où il a connu, politiquement, une traversée du désert. L'historien Jean Maitron, qui n'était pas libertaire mais avait pour ces mouvements une grande empathie, a soutenu en 1950 sa thèse sur *Le Mouvement anarchiste en France. 1880-1914*. En 1965, René Bianco, militant et historien, fondait le Centre international de recherches sur l'anarchisme à Marseille. Plus tard encore, Gaetano Manfredonia a signé des travaux importants. Néanmoins, il existe, aujourd'hui encore, un contraste entre l'intérêt du sujet et la recherche universitaire, encore très mince.

Saisir l'anarchisme par ses hommes et ses femmes est d'autant plus cohérent qu'il y a dans sa tradition une attention portée à l'individu. Les militants ont toujours été sensibles aux itinéraires de leurs aînés, ont voulu comprendre leur parcours, sans effacer d'ailleurs leur vie personnelle. Ils ont pris soin, souvent, de conserver des traces personnelles.

Quelles sont les grandes familles anarchistes ?

Les nuances du monde libertaire rendent la mise en place de catégories compliquée. On peut être libertaire de tant de façons – pensez simplement à l'influence du mouvement dans l'art, par exemple dans la chanson (Ferré, Brassens...). La dimension culturelle est très importante. Néanmoins, incontestablement, il y a un mouvement anarchiste, mais divisé en multiples organisations qui recourent de grandes sensibilités. Avant 1914, la division passe entre syndicalistes et « individualistes », ceux-ci donnant la priorité à l'épanouissement et à la liberté personnels dans l'idée que les individus doivent s'agréger de manière la moins autoritaire possible – et qui ne se reconnaissent pas forcément dans le mouvement ouvrier. Entre les deux guerres, après le choc de la révolution russe, la division se fait entre les platformistes et les synthésistes. Les platformistes veulent s'ancrer plus profondément dans le mouvement ouvrier, après le succès des bolcheviks. Les synthésistes, plutôt dominants dans la tradition française, organisent la synthèse entre toutes les tendances (insurreccio-

nalisme, anarcho-syndicalisme, individualisme...). En simplifiant, on peut dire que la Fédération anarchiste est plutôt dans le prolongement du synthésisme et Alternative libertaire plutôt dans celui du platformisme. Mais les divisions sont liées aussi à la manière de mener l'action syndicale : certains anarchistes sont à la CNT (qui elle-même est divisée) d'autres à FO, d'autres à SUD et certains à la CGT... Néanmoins, même s'il y a des courants, il existe des moments de rencontre entre les anarchistes, comme l'universaire du congrès de Saint-Imier (Suisse), qui a vu en 1872 la fondation de l'Internationale antiautoritaire.

Précisons que l'anarchisme haut en couleur, celui de Ravachol et plus tard de la bande à Bonnot, est lié à l'« illégalisme », un courant minoritaire qui professait que, devant la difficulté à mener l'insurrection, il fallait faire peur au patronat et créer un rapport de force par la menace ou par des comportements violents. Mais l'« illégalisme » a surtout mis le mouvement en très grande difficulté, en suscitant la répression policière.

Olivier Besancenot, l'ancien porte-parole du NPA, a écrit un livre avec Michael Löwy, « Affinités révolutionnaires. Nos étoiles rouges et noires » (Mille et une nuits, 2014), qui rappelle les alliances historiques entre marxistes et anarchistes. Y a-t-il une nouvelle vague d'intérêt politique pour les idées libertaires ?

Le thème est incontestablement à la mode. Sortira à l'automne un film d'Elie Wajeman qui s'appelle, comme notre livre, *Les Anarchistes*. De plus, les rééditions sont nombreuses (Bakounine, Kropotkine ou même Daniel Guérin)... A mon avis, ce regain d'intérêt s'explique très facilement par l'effondrement du communisme puis par l'échec de la social-démocratie : l'anarchisme propose une autre voie, hors des propositions des partis. Sa force est d'avoir un grand nombre de penseurs, et donc une forte présence d'ouvrages théoriques dans lesquels les courants les plus divers puisent leur inspiration. ■

LES ANARCHISTES. DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DU MOUVEMENT LIBERTAIRE FRANCOPHONE, collectif, L'Atelier, « Poche », 862 p., 15 €.

Les livres-clés

1793 *Enquête sur la justice politique*, de William Godwin. Aux sources de l'anarchisme (épuisé).

1840 *Qu'est-ce que la propriété ?*, de Pierre-Joseph Proudhon. Contient l'une des premières occurrences positives de l'« anarchisme » (Livre de poche, 2009).

1844 *L'Unique et sa propriété*, de Max Stirner. L'affirmation d'un anarchisme individualiste (Hachette livre/BNF, 2012).

1873 *Etatisme et anarchie*, de Mikhaïl Bakounine. Où l'auteur affirme : « Je déteste le communisme » (épuisé).

1875 *Les vices ne sont pas des crimes*, de Lysander Spooner. La référence de l'individualisme libertaire américain (Les Belles Lettres, 1993).

1892 *La Conquête du pain*, de Pierre Kropotkine. Une référence pour l'anarchisme espagnol (Le Sextant, 2013).

1947 *La Révolution inconnue*, de Voline. La grande critique anarchiste du bolchevisme (Entremonde, 2009-2010).

1965 *L'Anarchisme*, de Daniel Guérin. Synthèse à succès parue trois ans avant Mai 68 (Folio, 1987).



JESSY DESHAIS

Partageux, qui, forte de ses trois membres, prépare la « confrontation armée ». Devenue les Egaux, elle est menée par un dirigeant dépeint en égocentrique par Cuadrado – « Egaux, égaux, ouais, ouais, se souvient-t-il, ego, ego surtout » –, qui

Floréal Cuadrado vivra bien des aventures groupusculaires, comme le projet d'enlèvement de Michel Platini, puis de Michel Hidalgo, lors de la Coupe du monde de football de 1978 en Argentine pour protester contre la dictature

élabore un projet de fabrication clandestine de LSD. Le but : diffuser la drogue par aérosols pour provoquer dans les Bourses européennes des « comportements erratiques collectifs » et une crise mondiale pire qu'en 1929 ! Notre faussaire vivra bien d'autres aventures groupusculaires, comme le projet d'enlèvement de Michel Platini, puis de Michel Hidalgo, lors de la Coupe du monde de football de 1978 en Argentine pour protester contre la dictature. Mais son engagement central concerne l'Espagne, avec les GARI (Groupes armés révolutionnaires internationaux), en soutien aux activistes anarchistes espagnols antifranquistes du Mouvement ibérique de libération (MIL). Là, il rencontre Jean-Marc Rouillan, mais ne le suivra pas dans le terrorisme d'Action directe.

Souvent comique, le récit évite la complaisance sur certaines dérives gauchistes vers la violence et le banditisme : « Le terme expropriation auréolait les hold-up

et ceux qui s'y livraient d'un panache révolutionnaire. L'argent exproprié servait à financer l'organisation. Si de nombreux militants qui réalisaient ces opérations financières donnaient tout, jusqu'au dernier centime, à l'organisation, d'autres mélangèrent les genres. » Ces dérives, Cuadrado les explique aussi par le refus du travail salarié, un thème de l'après-68 qui renouait d'ailleurs avec certaines idées anarchistes. Lui-même, qui ne cessa de travailler – souvent à son compte –, porte un regard critique sur ces comportements peu glorieux.

Ayant traversé les épreuves de la prison et de l'exil, Floréal Cuadrado estime être retombé sur ses pieds, tel un chat aux sept vies. Et ce grâce à une « éthique simple et exigeante », transmise par sa famille anarchiste, « faite du refus de parvenir, de méfiance envers l'argent, les pouvoirs et les croyances sans fondement rationnel ». Sans doute lui a-t-elle appris aussi autre chose : le goût de transmettre. ■

L'INITIATION INDIVIDUALISTE ANARCHISTE, d'E. Armand, La Lenteur/Le Ravin bleu, 392 p., 15 €.

MAX NETTLAU. UNE MÉMOIRE ANARCHISTE (Max Nettlau Biographie. Leben und Werk des Historikers vergessener sozialer Bewegungen), de Rudolf Rocker, traduit de l'allemand par Martine Rémon, Editions du Monde libertaire, 416 p., 18 €.

COMME UN CHAT. SOUVENIRS TURBULENTS D'UN ANARCHISTE – FAUSSAIRE À SES HEURES – VERS LA FIN DU XX^e SIÈCLE, de Floréal Cuadrado, Le Sandre, 678 p., 22 €.

Du site Bellaciao du 13..06 au 14.07.2015 - <http://www.bellaciao.org/fr/spip.php?article146387>

La réhabilitation sur l'honneur d'un faussaire libertaire de : Himalove

samedi 13 juin 2015 - 17h17 -

□

Critique du livre « Comme un chat ; souvenirs turbulents d'un anarchiste – faussaire à ses heures – vers la fin du vingtième siècle » par Floréal CUADRADO. Editions du Sandre, 678 pages, 22 euros.

« Le faux est un moment du vrai » Friedrich Hegel.

A lui tout seul, l'ouvrier du Livre Floréal CUADRADO fut, à la fin des années soixante-dix, « une annexe du ministère des Affaires étrangères », délivrant des centaines voire des milliers de faux papiers (de très bonne facture dixit la Justice) à ceux et celles qui en avaient besoin.

La liste est longue des opposants politiques, qui au travers de réseaux comme celui du tiers-mondiste assassiné, Henri CURIEL (1914-1978), recoururent aux services de ce faussaire hors pair.

L'habile fabriquant de faux documents, surnommé « le Diplomate » par ses camarades, raconte qu'au sommet de son art, il fut dangereusement sollicité par de nombreuses organisations terroristes voire des services secrets (p.432).

Ce qui lui permet lors de l'unique procès d'assises (1), à Douai, au printemps 1989, où l'ancien membre des GARI (2) fut déféré d'être à la fois condamné et amnistié.

A l'époque, l'écrivain Gilles Perrault, témoin de moralité, déclare : « Son travail de faussaire ne se substituait pas à l'autorité de l'Etat. Simplement, il faisait ce que la République française, connue pour être une terre d'asile, aurait dû faire et qu'elle ne faisait plus. »

Sauvé in extremis – pourrait-on dire – par l'utilité et la qualité reconnues de son labeur ; gracié, peut-être, par les « révolutionnaires », jadis, en cavale, aujourd'hui, au pouvoir (3)...

Combien un faussaire de cette trempe serait utile pour régulariser démocratiquement les vagues de malchanceux qui viennent mourir sur nos plages italiennes, mais là, hélas ! n'est pas le sujet du livre ni l'ambition de l'auteur.

Le maître faussaire n'est guère partageux en ce qui concerne son savoir-faire.

Un brin réactionnaire, son ouvrage ressemble – sans le vouloir – à une mise en garde pédagogique contre toute forme de discours radical.

Floréal ne commettra jamais le geste absolu d'Albert LIBERTAD de déchirer son extrait de naissance ni celui de brûler comme les jihadistes, en Syrie, un passeport français.

La question de l'identité semble hanter le fils d'immigré (voir le fac-similé de son certificat de nationalité au beau milieu du livre).

Le faux dynamiteur de symboles mais le vrai romancier n'a de cesse, dans cette fresque picaresque qui nous emmène jusqu'en Amérique du sud, de se distinguer du monde des voyous – quitte à se rapprocher dangereusement de l'Etat, de la sainte famille, du respect du père et d'un ministère moral du travail.

Courtisé par l'establishment, le faussaire repent, membre de l'aristocratie ouvrière, procède en s'appuyant sur sa famille de notables anarchistes, ennoblis par leur participation à la Résistance, et en dénonçant les incartades et la veulerie d'anciens complices, à une sorte de réhabilitation littéraire sur l'honneur...

Exercice qui ne nécessite ici ni tribunal ni avocat mais des lecteurs.

C'est donc à un divertissement pour bourgeois avisé, voulant visiter les arrières boutiques burlesques du gauchisme parisien et toulousain plutôt qu'à une analyse rétrospective de Mai-68 (Floréal ne croit pas à l'instant révolutionnaire ; son horloge anarchiste est bloqué comme une montre molle de Salvador Dali à 1936) auquel nous sommes conviés.

Fabrication d'une bombe au LSD, attentats tarte à la crème, entraînement militaire de boy-scout, hold-up de pieds nickelés, organisation comptant trois individus, escroqueries bancaires et bancales, kidnapping bidon, les aventures se succèdent ridiculisant les partisans de la lutte armée.

Deus ex machina du roman, le vaurien en pleine impasse relationnelle et en exil trouve à Caracas sur le chemin une enveloppe bourrée de billets de banque.

Il y a toujours chez l'anarchiste franco-espagnol, au coin de la rue, l'ombre ricanante d'une église.

L'auteur préfère, pour raconter ses pérégrinations, l'esprit loufoque de Cervantès à celui de Miguel de Unamuno.

La violence des images qu'il fabrique ne heurtera pas la sensibilité d'un jeune public : tout tragique de l'existence ou dolorisme sont ici éludés ; le procès puis l'exécution au garrot de Puig ANTICH, sous le régime franquiste, qui donna naissance aux GARI, les interrogatoires musclés, dans les commissariats de police, la longueur des peines infligées aux membres et sympathisants d'Action directe, y sont à peine montrés.

Les dix millions de grévistes de Mai-68, les grandes grèves ouvrières des années soixante-dix, le combat des mineurs lors de la liquidation du bassin industriel, dans les années quatre-vingt, l'augmentation de la population carcérale à mesure qu'on ferme les usines, la révolution sécuritaire, sont nullement évoqués.

Pas un murmure de la grande manifestation du 23 mars 1979, à Paris, où les autonomes chez lesquels Action directe recruta ses membres affrontèrent, avec les mineurs de Lorraine, les CRS et le service d'ordre de la CGT, ne vient troubler ce que foment, dans le plus profond de son coeur, l'anarchiste désenchanté.

Floréal CUADRADO, dirigeant du Syndicat des correcteurs parisiens, blessé par les attaques personnelles d'anciens camarades qui l'accusent d'avoir monnayé son savoir-faire de faussaire, règle, à l'heure de la retraite, ses comptes.

La chose est peu glorieuse.

Si l'auteur, fidèle à son ressentiment, est honnête avec lui même, il ne l'est pas avec le lecteur ni avec l'Histoire.

Il oublie d'écrire, par exemple, alors que le livre est riche en notes et index, que le camarade, responsable de sa première arrestation, Jean-Marc ROUILLAN (l'homme qui ne se débarrasse

jamais de son pistolet), a fait contrairement à lui presque trente ans de prison !

Ce dernier, déchu de tout droits civiques, interdit de séjour et de parole, mérite-t-il, aujourd'hui, sarcasmes et propos diffamatoires ?

Il n'est pas certain que « le premier venu » à qui l'auteur adresse le livre comprenne cet acharnement à vouloir cracher joyeusement sur une porte de cellule derrière laquelle agonise, stigmatisé, un homme.

HIMALOVE

1. En 1980, des révolutionnaires italiens, espagnols et français en cavale et en déshérence braquent la perception de Condé-sur-l'Escaut et raflent l'ensemble des retraites des mineurs du nord, soit 16 millions de francs ; Floréal CUADRADO assure la logistique des fuyards en fournissant de faux papiers.
2. Les groupes d'action révolutionnaire internationalistes (GARI) sont une coordination de groupes autonomes qui, de septembre 1973 à janvier 1975, se fédérèrent afin de commettre des attentats sur les sols français et espagnol, lors du procès puis de l'exécution du militant libertaire, Puig ANTICH.
3. L'auteur indique incidemment qu'un représentant tunisien à l'assemblée de l'ONU (p.340) à qui il avait fourni des faux documents au temps de son exil est un de ses amis ; sans l'appui de telles personnalités et d'autres comme le député socialiste, Jean-Pierre WORMS, le faussaire dont les activités étaient suivies – et peut-être supervisées – discrètement par la DST n'aurait pas connu pareille clémence en cour d'assises.
4. Les analyses « anarchistes » de CUADRADO (référence à l'insurrection hongroise de 1956, insistance sur l'appartenance de l'avocat Klaus CROISSANT à la STASI ou celle de Carlos au KGB) laissent à penser que l'auteur, pendant la Guerre froide, avait choisi son camp. Le manque de réflexion quant à l'évolution du capitalisme et l'absence curieuse du mot « impérialisme » dans l'ouvrage ne sont pas dus simplement à l'égotisme ou à l'insupportable légèreté de l'être...

Commentaires de l'article

La réhabilitation sur l'honneur d'un faussaire libertaire
13 juin 2015 - 17h34 - Posté par arnold - 82.***.170.***

Lire le papier de Libé : <http://www.liberation.fr/livres/201...>

[Répondre à ce message](#)

□

Multirécidiviste
17 juin 2015 - 11h35 - Posté par Paco - 82.**.77.***

Le même Floréal Cuadrado, sous le pseudo emprunté à son père de José Cisneros, avait déjà écrit une brochure contre Lucio qu'il a fait diffuser par ses amis sur le Net. On y voit la rancœur et la jalousie de quelqu'un qui ne supporte pas d'être moins connu que les autres. Quelques années plus tard, il a pris sa revanche, mais il n'est pas sûr que sa notoriété nouvelle, après toutes les saloperies déversées sur ses ex-camarades, soit à son avantage. Il va laisser un triste souvenir...

Voir par exemple sur Indymedia Nantes :

<https://nantes.indymedia.org/articl...>

« Les textes qui suivent ont été écrits pour être publiés dans la presse libertaire. Ce qui n'a pas été le cas. Les raisons qui ont amené leur non publication ne nous semblent pas très importantes. Ce n'est pas là un sujet de polémique ni de déception. Et puis il existe aujourd'hui de nombreux autres moyens de faire circuler les idées.

La polémique avec Lucio ne nous intéresse guère et n'est pas l'objectif principal de ces textes. La posture de la révolte romantique et sa représentation médiatique qui incite à la soumission invétérée en suggérant que la singularité des trajectoires de ces petits malins de la combine existentielle (et autres Robin des Bois de pacotille) est un exemple d'héroïsme spectaculaire d'autant plus remarquable qu'il est, de part sa nature, ni reproductible ni généralisable (rêvez et, éblouis, obéissez braves gens !) et ne mérite que notre plus profond mépris. En ces temps maudits de grave crise qui mine le système capitaliste, il nous semble urgent de soumettre au feu de la critique bien informée et argumentée des questions telles que l'action violente collective, l'illégalisme, les stratégies collectives de rupture... et le rôle qu'endossent les premiers à s'engager sur ces chemins incertains.

Nous n'avons pas beaucoup d'illusions sur les leçons que l'on peut tirer de l'histoire. Nous pensons que celle-ci est contingente et ne reproduit que très rarement les formes du passé. Encore plus, lorsqu'il s'agit de trajectoires individuelles voire individualistes et hors de la dynamique d'un mouvement social organisé. Mais à ce jour, l'argent, fût-il abondant et arraché par l'action audacieuse et illégale aux propriétaires du capital (et même en mettant les rieurs de son côté), n'a jamais suffi à faire émerger un quelconque mouvement révolutionnaire...

Si la lecture de ces textes vous a été utile, faites-les circuler. [...]

[Répondre à ce message](#)

□

La réhabilitation sur l'honneur d'un faussaire libertaire
18 juin 2015 - 18h07 - Posté par Paco - 82.**.77.***

Il semble que le but de ce Floréal Cuadrado était de sortir de l'anonymat qui est celui de nombreux militants et de devenir quelqu'un de célèbre en ravissant la vedette à ceux qui ont laissé plus de traces de leurs luttes. Il est en passe de gagner son pari, mais pas tout à fait comme il l'avait prévu. Une telle accumulation de calomnies n'apporte pas grand chose aux militants, mais par contre nous montre un individu aigri, jaloux, égocentrique, qui aurait mieux fait au lieu de se mettre en lumière de faire oublier un certain nombre de casseroles de sa vie militante, et qui ne

manqueront pas de ressurgir maintenant qu'il est un personnage public.

Il est amusant de constater que toutes les critiques qu'il avait faites à Lucio (voir ci-dessus) s'appliquent bien plus à sa personne, car si on peut mettre en parallèle le narcissisme des deux, au moins Lucio ne crache-t-il sur personne et ne déverse-t-il pas sa rancœur sur ses anciens camarades de lutte.

Voir au sujet de la polémique avec Lucio :

<http://forum.anarchiste.free.fr/vie...>

Maintenant que Cuadrado est devenu célèbre, il ne pourra plus cacher certaines choses qu'on avait préféré oublier et dont il n'a pas eu le temps de parler en 680 pages :

Dossier CRAS - Novembre 2014

Dans ce dossier FC, Giménologues et Alain Pécuria vous trouverez, concernant cette regrettable histoire, une Brève chronologie des faits (page 1) ainsi que les articles, lettres et textes suivants :

- ▶ L'histoire d'Alain Pécuria, Bernard Ferri et Guy Batoux, article de Steven Forti publié en Espagne en mai 2014. Cet article est traduit en français et les Giménologues ont rajouté des notes. (article page 9).
- ▶ Ombres et Hommes des Giménologues, 8 juillet 2014. (article page 18).
- ▶ Des pécuria ou de l'insidieuse stratégie du soupçon de Floréal Cuadrado (texte daté d'octobre 2014) et adressé aux Giménologues. (page 3).
- ▶ Réponses de Myrtille des Giménologues à Floréal Cuadrado les 8 et 10 octobre
- ▶ Réponse de Floréal Cuadrado à Myrtille le 15 octobre 2014. (page 2).

http://cras31.info/IMG/pdf/nov_2014...

Le passage incriminé :

1996 : Alain se voit remettre l'intégralité du rapport des RG de 1963 par un libéraire, F.C. Il était en compagnie de S.M. :

« Sachant et connaissant parfaitement le passé de F.C. qui, après l'amnistie de 81, avait proposé au plus haut niveau de l'État ses services dans la lutte contre les réseaux d'extrême droite – sous les ordres d'un commissaire RG (la première partie, je ne la lui reproche pas, mais d'avoir eu un supérieur flic, oui) –, je n'ai pas pris cette remise de document comme un geste neutre, dans la mesure où j'estime que ce rapport me fait porter le chapeau. À tort ou à raison, lorsque j'en ai pris connaissance, j'y ai vu un chaînon manquant pour mon accident. Et cela au moment où je venais de tenter d'obtenir mon dossier RG. Du genre " tu bouges pas ou ça pourrait sortir "... Avant de se séparer, toujours devant le même témoin, F.C. m'a dit : " Si tu veux, je vais demander à mon commissaire de se renseigner. " Ce fut sans suite, bien évidemment. »

Voir aussi sur le site des Giménologues :

Rectificatif et demande de droit de réponse concernant le texte

« Ombres et Hommes » (article 610)

<http://gimenologues.org/spip.php?ar...>

La réhabilitation sur l'honneur d'un faussaire libertaire

19 juin 2015 - 17h00 - Posté par **Pablo** – 92.***.221.***

L'avantage, et sans doute le seul, de ce bouquin est que maintenant chacun peut mettre un nom et un visage sur le pseudo José Cisneros. Son véritable auteur s'exhibe et se rend définitivement infréquentable. Honte à lui !

La réhabilitation sur l'honneur d'un faussaire libertaire

4 juillet 2015 - 14h36 - Posté par **92.***.40.****

Ben donc bel exemple a travers vos commentaires des petites guerres de chapelles avec règlements de comptes qui n'intéressent que des égos ...Pas étonnant qu'on soit encore et toujours dans la merde avec de tels propos. Déjà que s'organiser est difficile, que le faire ensemble non pas pour lutter "contre" mais faire des propositions constructives "pour" est une gageure, on est pas sorti de l'auberge. Au fait reprocher à quelqu'un de ne pas avoir fait 30 ans de prison est assez intéressant comme "critique". Ensuite et pour terminer Floréal s'est plongé dans une lutte idéologique avec des valeurs morales assez "justes", n'est pas tombé dans certains pièges de la facilité des "luttés", mais a aussi avalé pas mal de couleuvres, et il ne faut pas penser que ces groupuscules ont été épargnées par ce qui est le plus répandu sur notre terre, la connerie humaine.

Enfin, le fan-club de Floréal Cuadrado se manifeste !

6 juillet 2015 - 12h17 - Posté par **Paco** - 82.**.77.***

Jusque-là, ça ne se bousculait pas au portillon, même chez ses amis, pour oser défendre une telle accumulation de mythomanie, d'égoïsme et de vengeance personnelle ! Au point d'aller chercher des inconnus pour l'éditer, alors que le milieu libertaire compte quand même un nombre conséquent d'éditeurs et d'imprimeurs. Mais aucun n'était prêt à se compromettre avec un délateur et un repentir.

Et la défense est au niveau de cette œuvre immortelle :

« reprocher à quelqu'un de ne pas avoir fait 30 ans de prison est assez intéressant comme "critique". »

Je n'ai lu nulle part que quiconque reprochait à Cuadrado de « ne pas avoir fait 30 ans de prison », j'ai lu seulement que pour quelqu'un qui n'a fait que quelques mois (et toujours par la faute des « autres ») un peu de décence serait nécessaire quand il règle ses comptes avec ceux qui ont fait presque trente ans et pour lesquels il n'a aucune indulgence, pire que l'Etat !

Notre brillant défenseur, pas plus que les « groupuscules », n'a pas été épargné lui non plus par la « connerie humaine ».

Qui se ressemble s'assemble

14 juillet 2015 - 23h05 - Posté par **82.**.77.*****

□

□

A défaut de soutenir clairement et courageusement leur ami, irrémédiablement compromis, certains quadratistes ne craignent pas de rediffuser maintenant le texte crapuleux de José Cisneros - dont tout le monde sait à présent qu'il s'agit de Foréal Cuadrado - contre Lucio Urtubia.

Merci, le CRAS !

Merci non-fides !

Ça, c'est de l'information !

A propos de Lucio Urtubia

samedi 11 juillet 2015

*Les années 1960, jusqu'au début des années 1980, sont en France et dans de nombreux pays, une période révolutionnaire. Le mouvement libertaire issu de 1968 est confronté en son sein à l'émergence de nouveaux courants illégalistes pratiquant la propagande par le fait, l'action directe, le sabotage et les réappropriations. Un extrait de la brochure *Insurrection parue en France en 1979*, résume bien la situation : « Il s'agit de se donner des moyens, grâce aux expropriations armées ou désarmées, escroqueries, etc..., d'avoir une infrastructure nécessaire (appartements, planques, armes, faux papiers etc...) et de satisfaire nos besoins en échappant le plus souvent possible au salariat et à son cortège de misère » [1].*

Aujourd'hui, depuis une dizaine d'année, Lucio Urtubia se présente comme un acteur de cette période et de la période précédente (années 1950/1960). Le personnage a trouvé des écrivains et des cinéastes qui nous relatent des faits divers et quelques-uns de ses « exploits » qui n'ont rien de particulièrement extraordinaire pour l'époque. Mais, tout en jouant les modestes, Lucio s'accapare une histoire collective, s'attribuant certaines idées et pratiques que d'autres ont eu. Certaines revues libertaires relayent l'histoire racontée par Lucio sans même s'assurer de la véracité des propos.

*Au printemps 2010, une série de documents concernant Lucio nous parviennent au CRAS (voir ci-joint la liste « Quelques témoignages »). Ce sont des témoignages d'anciens compagnons de Lucio qui le contredisent et nous éclairent sur ses « exploits ». En été 2010, nous diffusons le document *Lucio, l'anarchist Fantasy ou l'esbroufe illégaliste au risque du mouvement social de José Cisneros*. De ce document, la presse libertaire et notamment celle qui a permis à notre héros d'exister, n'en dira rien. Comme Lucio continue son tour d'Europe en peaufinant sa nécrologie, nous avons décidé de diffuser le dossier ci-joint qui comprend deux autres témoignages le concernant.*

Il ne s'agit pas ici de jouer les releveurs de torts mais bien de participer à la transmission d'un moment révolutionnaire qui n'a que faire de symboles et de mythes entretenant des phantasmes déplacés.

Si vous avez des documents critiques ou éclairants sur cette histoire, merci de nous les faire parvenir [2].

Des membres du CRAS (février 2011).

Notes

[1] Extrait d'un texte écrit par des membres (français/espagnols) de groupes autonomes détenus à la prison Modelo de Barcelone.

[2] CRAS - BP 51026 - 31010 Toulouse cedex 06 - cras.toulouse@wanadoo.fr

<http://www.non-fides.fr/?A-propos-d...>

2.09.2015 par Raoul Cuadrado

Je pense que celui ou celle qui écrit cette critique devrait avoir un peu de testicule, et signer de son propre nom. Tout d'abord, il me semble que la rupture avec Jean Marc Rouillan est purement idéologique, et non pas une compétition sur le nombre d'année de réclusion. "HIMALOVE", un pseudo bien ridicule. Il est vrai que ce livre ne parle du pas du capitalisme, quel oubli, "depuis le temps que l'on critique le capitalisme, il devrait être mort", j'ai trouvé un oubli impardonnable, il ne parle pas de la guerre de 14. Ce livre casse l'image poétique du révolutionnaire, de tout ces combats qui n'ont pas eu le soutien des peuples, et pourquoi ? Les individus ne sont pas assez intelligents pour comprendre ? A qui vous le ferai croire ! En ce qui concerne notre famille "DE NOTABLES ANARCHISTES, ANNOBLIS PAR LEUR PARTICIPATION A LA RESISTANCE" ils ont fait pendant la guerre d'Espagne et bien après, ce que toi, dans ta pauvre dans ta pauvre vie de pseudo révolutionnaire, tu ne fera jamais.

□

Esprit de famille

7 septembre 2015 - 10h37 - Posté par **Paco - 82.**.77.****

C'est bien de défendre les siens quand ils sont calomniés, mais beaucoup moins noble quand ce sont eux qui calomnient tout le monde. Or, le bouquin de Floréal Cuadrado ne fait que ça : cracher sur tous les gens qu'il a connus et avec lesquels il a milité. Un soutien familial ne remplacera jamais une critique révolutionnaire. C'est pathétique pour lui de faire appel à son petit frère quand personne dans la mouvance dont il se réclame n'a osé le soutenir dans ses règlements de comptes, même pas ceux qui ont publié et diffusé ses textes crapuleux contre Lucio, au point qu'il a été obligé d'aller chercher ailleurs éditeur et imprimeur.

« En ce qui concerne notre famille "DE NOTABLES ANARCHISTES, ANNOBLIS PAR LEUR PARTICIPATION A LA RESISTANCE" ils ont fait pendant la guerre d'Espagne et bien après, ce que toi, dans ta pauvre dans ta pauvre vie de pseudo révolutionnaire, tu ne fera jamais. »

C'est pas bien de se cacher derrière sa famille, la guerre d'Espagne et la Résistance pour devenir intouchable, comme si l'anarchisme et le courage étaient héréditaires. Ce qu'a fait le père de Cuadrado n'a rien à voir avec ce qu'est devenu son fils, qui lui n'a RIEN fait de plus que tous ceux qu'il dénigre.

« Je pense que celui ou celle qui écrit cette critique devrait avoir un peu de testicule, et signer de son propre nom [...] "HIMALOVE", un pseudo bien ridicule. » On passera sur le machisme de l'expression, j'espère que ce n'est pas familial, mais le grand frère s'est bien cru obligé d'utiliser un pseudo dans son pamphlet contre Lucio, aimablement diffusé par le CRAS. Évidemment, maintenant qu'il aspire à une notoriété universelle avec son livre, c'est différent, on ne peut pas

être à la fois célèbre et anonyme...

Le communiste, quant à lui, ne se demande pas si son action est « indispensable » ou « inutile ». Il ne peut plus vivre dans la société actuelle, comprend qu'une solution individuelle ne serait qu'illusion. VOSSTANIE.ORG / ADEL-SPARTACUS



dimanche 5 juillet 2015

[Comme un chat de Floréal Cuadrado](#)

**Souvenirs turbulents d'un ANARCHISTE –
faussaire à ses heures – vers la fin du
vingtième siècle**

COMME UN CHAT

SOUVENIRS TURBULENTS D'UN
ANARCHISTE – FAUSSAIRE À
SES HEURES – VERS LA FIN
DU VINGTIÈME SIÈCLE
par **FLORÉAL CUADRADO**



Éditions du Sandre

La sincérité et la non complaisance de Floréal Cuadrado fait de ce livre un témoignage aussi fort qu'important. Dont la force pratique vaut bien plus et importe plus que toutes les digressions et logorrhées théorique. Ici et là on y apprend quelques vérités révélatrices d'un état esprit de certaines couches sociales face au réel "instense". F. Cuadrado de-romantise salutairement sans briser ce qui fait le coeur des choses. Ainsi "*Si l'histoire n'a retenu le nom que de quelques militants célèbre, sans les milliers d'anonymes, de sans gloire, le mouvement anarchiste espagnol n'aurait jamais connu un tel essor. Ce sont eux qui, avec une foi quasi religieuse, lui ont donné ses plus belles lettres de noblesse et sa singularité. Illettrés ou presque, ils ont bien souvent tout sacrifié pour las ideas, pour l'idéal. Sans ces militants, ma vie aurait été tout autre. Je n'aurais, de toute évidence, pas choisi la voie des combats incertains ou j'avais tout à perdre et peu à gagner. Leur rigueur morale et leur désintéressement m'ont préservé de bien des erreurs*". (p.607)

Editions du Sandre. 680p. Avril 2015

Publié par [Adel Spartacus](#) à [7/05/2015](#)

Libellés : [A lire](#), [Espagne](#), [Floréal Cuadrado](#), [GARI](#), [Illegalisme](#), [Libertaire](#)

mercredi 1 juillet 2015

[Autogestion ouvrière et marché capitaliste \(6\)](#)

Autogestion ouvrière et marché capitaliste.

[Qu'est-ce que l'Autonomie Ouvrière ? \(1985\)](#)

Quand les travailleurs d'une entreprise commencent à gérer la production, un des premiers obstacles auxquels ils sont confrontés touche à l'approvisionnement en matières premières. La question s'aggrave quand les matériaux sont importés. L'expérience a montré qu'ils subissent immédiatement le boycott des capitalistes, qui ne leur fournissent pas les matériaux nécessaires.

En plus de cela il existe le problème du manque d'argent pour les acquérir. Quand ceci arrive, les travailleurs sont forcés de faire appel à l'État pour tenter d'obtenir des fonds. C'est la première étape vers la perte d'autonomie conquise par l'action d'occupation de l'entreprise.

En se servant de cette nécessité de l'argent, le gouvernement ou les propriétaires du capital vont chercher à encadrer et contrôler les ouvriers en leur imposant des restrictions, des buts et des objectifs.

Un autre problème non moins difficile à résoudre est celui de la distribution des produits de ces entreprises autogérées. De très nombreuses fois elles n'arrivent pas être aussi compétitives que les entreprises capitalistes de marché.

S'il existe une situation révolutionnaire généralisée dans le pays, il est possible d'établir un système d'échange direct entre les usines en autogestion et entre l'industrie et l'agriculture.

Mais si les luttes sont isolées, cela n'est possible qu'au moyen du marché capitaliste. La pression qu'il exerce force l'entreprise/usine à revêtir des formes capitalistes de gestion, pour restaurer la rentabilité et la compétitivité nécessaires.

A ce moment-là s'imposent les critères capitalistes fondés sur les indices de productivité et d'efficacité.

Ces critères produisent finalement de l'apathie entre les travailleurs et donc la bureaucratisation des comités d'usine est inévitable.

Quand les comités d'usine bureaucratisés ne disparaissent pas, ils deviennent les nouveaux gestionnaires du capital. [C'est ce qui est arrivé au Portugal](#) par exemple, avec diverses entreprises industrielles et agricoles qui se mirent en autogestion après la chute du régime salazariste en 1974.

En août 1975, on estimait à 308 environ le nombre de sociétés en autogestion dans le secteur urbain. Dans le sud, région latifundiaire, de vastes espaces ont été occupés et collectivisés par des salariés agricoles, donnant naissance aux Unités Collectives de Production (UPC).

Dans tous les cas ce fut une solution trouvée par les travailleurs pour éviter le chômage. A cette époque de nombreuses entreprises fermaient parce que déficitaires ou parce que le patron s'enfuyait à l'étranger avec l'argent, par peur du "communisme".

Ces pratiques autogestionnaires auraient été une grande menace pour le capitalisme portugais si elles ne s'étaient pas limitées à des secteurs relativement périphériques de l'économie. Elles se sont produites principalement dans l'industrie textile, graphique, l'hôtellerie et le tourisme. Les initiatives qui ont émergées dans le domaine agricole sont restées isolées du reste du pays et n'ont pas eu d'autre choix que de faire appel à l'État.

La liaison entre les différents secteurs de l'économie était fondamentale pour créer une réelle autonomie de ces entreprises dépendantes du capitalisme portugais, cela aurait permis l'expansion vers d'autres niveaux de la société et bien plus, par-delà les frontières portugaises.

Cependant, comme le capitalisme portugais se réorganisait avec le reflux du mouvement révolutionnaire, la situation de ces entreprises était devenue de plus en plus difficile. La dépendance qu'elles avaient vis-à-vis des institutions capitalistes correspondait à la fragilité du mouvement qui s'était généralisé mais pas unifié, au point de créer un réseau de relations sociales fondées sur des critères de lutte prolétariens qui pouvaient être imposés pour la réorganisation globale de la société dans une perspective communiste.

[L'expérience portugaise](#), parce-que contemporaine, est d'une grande importance. **Elle nous permet de voir que l'un des plus grands obstacles du processus révolutionnaire est aujourd'hui le marché capitaliste.**

Lorsque les luttes restent isolées, les expériences autogestionnaires finissent par être encerclées de tous les côtés ; par les marchés de capitaux, le crédit, des produits finis et aussi par les moyens de production (machines, semences, engrais, etc.).

L'internationalisme des luttes se pose dans ce contexte comme un impératif pratique et non comme un slogan qu'on lance au moment des grandes dates commémoratives. L'internationalisation de la révolution n'est pas une nécessité à long terme, mais une question de survie immédiate.

L'autogestion comme expression de l'autonomie de la classe ouvrière face au capitalisme ne peut être vue comme une particularité de tel ou tel autre entreprise/usine. Pas plus réduite à une solution provisoire pour temps de crise.

Autogérer ne signifie pas seulement gérer d'une manière différente un capital productif afin que son produit soit distribué de manière plus équitable entre les travailleurs.

Les pratiques autogestionnaires doivent profondément modifier les relations de travail et détruire la logique de valorisation du capital.

Ce n'est pas un but à atteindre dans la société capitaliste. L'autogestion est un moyen de lutte à travers lequel les travailleurs prennent conscience qu'ils sont capable de gérer la

production, de créer de nouvelles formes d'organisation du travail, et de mettre la démocratie ouvrière en pratique.

Il est nécessaire de distinguer le mouvement des travailleurs des commissions qui en surgissent et qui se bureaucratisent à chaque fois que le cours de la lutte n'est pas ascendant. C'est la vivacité du mouvement autonome conjugué à la désagrégation des centres de pouvoir - deux aspects d'un même phénomène qui peuvent permettre la survie des pratiques autogestionnaires.

Qu'est-ce que l'Autonomie Ouvrière ?

L'Autonomie ouvrière: Une pratique de classe

La lutte Autonome

Les "formes" Autonomes

La dynamique du processus

Luttes revendicatives et révolution

La transformation des relations sociales dans la lutte en de nouvelles relations sociales de production.

Autogestion ouvrière et marché capitaliste.

La légalisation de la lutte

Autogestion et technologie.

Autonomie ouvrière et partis politiques

Autonomie ouvrière et syndicats

Autonomie et communisme

-

TÉLÉCHARGER LA BROCHURE

Vosstanie propose une traduction "maison" et adaptée d'un ouvrage de Lúcia Barreto Bruno édité en 1985 au Brésil. Elle sera le support d'une émission de la Web Radio Vosstanie et d'un débat sur la question posée. Il va de soi que nous ne sommes pas en accord avec certains propos, approches du livre (ambiguës sur la question de la "gestion" et "d'auto-gestion" ou de qui a à "gérer") qui a donc 30 ans. Ils posent néanmoins en creux de nombreuses questions, critiques (à faire), de manière très stimulante, dans un débat complexe. Il s'agit donc d'un écrit qui nous permettra de dégager pas mal de perspectives.

O que é Autonomia Operária - Lúcia Bruno. Editora Brasiliense - 1986 . 91p.

A suivre une émission de la Web Radio Vosstanie pour un :

Débat critique / réflexions sur le texte.

et la publication de la brochure.

@robyx



RobyX il y a 22 heures

Comme un chat de

Souvenirs turbulents d'un ANARCHISTE - faussaire à ses heures - vers la fin du vingtième siècle

<http://vosstanie.blogspot.com/2015/07/comme-un-chat-de-floreal-cuadrado.html>

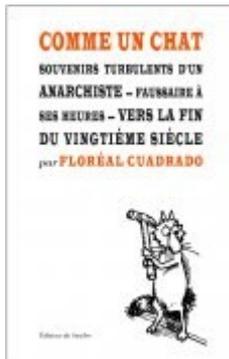
La sincérité et la non complaisance de Floréal Cuadrado fait de ce livre un témoignage aussi fort qu'important. Dont la force pratique vaut bien plus et importe plus que toutes les digressions et logorrhées théorique. Ici et là on y apprend quelques vérités révélatrices d'un état esprit de certaines couches sociales face au réel "intense".

Passent à la moulinette critique : Les "partis combattants", l'avant-gardisme libertaire / élitaire, Guy Debord, Les déclarations d'Octavio Alberola, Les GARI, L'éthos de Jean-Marc Rouillan, l'impayable Lucio Urtubia. On y apprend par exemple que Cuadrado est à l'origine du faux Monde Diplo et de bien d'autres choses...Pas de grandes questions "idéologiques" mais de la "pratique" et de ses impasses.

L'objet ?

" Ce que je dis de moi ici n'a d'autre but que de montrer comment nous sommes passés du romantisme de la révolution radicale aux chimères de l'action "révolutionnaire" illégale sans poursuivre véritablement de but révolutionnaire ; comment nous sommes devenus, en quelque sorte, des politiciens de l'illégalisme "

F. Cuadrado de-romantise salutairement sans briser ce qui fait le coeur des choses. Ainsi " Si l'histoire n'a retenu le nom que de quelques militants célèbre, sans les milliers d'anonymes, de sans gloire, le mouvement anarchiste espagnol n'aurait jamais connu un tel essor. Ce sont eux qui, avec une foi quasi religieuse, lui ont donné ses plus belles lettres de noblesse et sa singularité. Illettrés ou presque, ils ont bien souvent tout sacrifié pour las ideas, pour l'idéal. Sans ces militants, ma vie aurait été tout autre. Je n'aurais, de toute évidence, pas choisi la voie des combats incertains ou j'avais tout à perdre et peu à gagner. Leur rigueur morale et leur désintéressement m'ont préservé de bien des erreurs ". (p.607)



http://3.bp.blogspot.com/-gwt-f2XgdDE/VZjYMI2O-DI/AAAAAAAAAC1A/NmnSLMnhJ_o/s1600/comme%2Bun%2Bchat%2BFloreal%2BCUADRADO.jpg

Editions du Sandre. 680p. Avril 2015

Source

▷ <http://vosstanie.blogspot.com/2015/07/comme-un-chat-de-floreal-cuadrado.html>

#[vosstanie](#) #[Floréal_Cuadrado](#) #[GARI](#) #[illégalisme](#) #[libertaire](#) #[faussaire](#)

Olé ! 592 - (Hérault) Floréal Cuadrado - Comme un chat. Souvenirs turbulents d'un anarchiste - faussaire à ses heures - vers la fin du vingtième siècle

Même si ça devait certainement mouliner dans sa tête depuis un moment, Floréal Cuadrado, a semble-t-il attendu la retraite, mais surtout le temps des prescriptions pour écrire sur une époque

COMME UN CHAT
SOUVENIRS TURBULENTS D'UN
ANARCHISTE - FAUSSAIRE À
SES HEURES - VERS LA FIN
DU VINGTIÈME SIÈCLE
par **FLORÉAL CUADRADO**



Editions du Sandre

où l'anarchisme libertaire était imprégné d'un romantisme révolu. De manière très chronologique et précise il décrit d'où il vient (de parents réfugiés politiques espagnols), ses premiers boulots (à l'usine Fouga à Béziers), ses premières rencontres décisives (dont le fameux Nerslau) puis une fois à Paris, lui, l'ouvrier et fier de l'être, celles avec des intellectuels dont il se méfiait pourtant, et des idéologues rigoureux et intègres ou d'autres pas toujours clairs. Il s'engage jusqu'à devenir un des meilleurs faussaires de l'époque à fournir des papiers aux exilés politiques et militants étrangers ou encore un très crédible faux Monde Diplomatique !

Sur ce chemin-là, il croisera des "vedettes", de Rouillan à Debord, dont il dit les dérives voire les bêtises - Rouillan s'arme contrairement à ce que lui interdit Cuadrado, banal contrôle de police et c'est la prison - ; il raconte le projet d'enlèvement de Michel Platini, en partance pour la scandaleuse Coupe du monde de foot en Argentine, afin de faire pression sur la dictature et faire libérer des

prisonniers politiques ; en fait c'est Michel Hidalgo qui est pris et s'en sort de manière rocambolesque. Il dit, en y croyant encore, qu'un atelier clandestin de fabrication de LSD devait servir à vaporiser la Bourse de Paris pour provoquer confusion et dérégulation du marché !

Puis c'est l'exil au Venezuela... puis l'amnistie...

Des anecdotes ? pas que. A travers elles, il décrit une époque où des milliers de "sans gloire" se battaient pour changer le monde et en particulier pour libérer l'Espagne du franquisme, et que "sans ces militants, ma vie aurait été tout autre. Je n'aurais, de toute évidence, pas choisi la voie des combats incertains où j'avais tout à perdre et peu à gagner. Leur rigueur morale et leur désintéressement m'ont préservé de bien des erreurs" : une ligne de conduite inspirée de celle de ses parents et des anarchistes espagnols.

Comme un chat interroge le passé et Cuadrado répond en disant "qu'il voulait montrer comment nous sommes passés du romantisme de la révolution radicale aux chimères de l'action "révolutionnaire" illégale sans poursuivre véritablement de but révolutionnaire ; comment nous sommes devenus, en quelque sorte, des politiciens de l'illégalisme".

Floréal Cuadrado - Comme un chat - Editions du Sandre 2015

Michèle Solans

5 août 2015



Les fantômes du chat

▪ Floréal CUADRADO

COMME UN CHAT

Souvenirs turbulents d'un anarchiste

– faussaire à ses heures – vers la fin du vingtième siècle

2015, Paris, Éditions du Sandre, 680 p.

À la question du « pourquoi écrit-on ? » – dont les surréalistes firent, au début de leur aventure littéraire et existentielle, le sujet d'une de leurs célèbres enquêtes –, Floréal Cuadrado répond, en lever de rideau, qu'il l'a surtout fait pour son fils, Élie. « Pour qu'il comprenne, précise-t-il d'entrée, pourquoi il a souffert ». C'est un point qu'on ne discutera évidemment pas. Il le dit, et cela nous suffit. Même si les motifs nous paraissent plus complexes qui l'ont poussé à tremper sa plume dans l'encre noire de ses « souvenirs turbulents » d'ancien activiste et illégaliste d'une cause jugée assez exaltante ou simplement nécessaire pour qu'il lui consacra tout de même, entre le début des années 1970 et la fin des années 1980, l'essentiel de son temps de clandestin.

À les lire, ces souvenirs – avec toute l'attention qu'ils méritent et sans jugements ou parti pris préconçus –, la réponse à la question du « pourquoi écrit-on ? » affleure en filigrane, arrimée au fil d'une ancienne mémoire où s'agitent les fantômes d'un passé qui passe ou qui coince. Et c'est sans doute la lourde présence de ces fantômes – tantôt bienveillante, tantôt obsédante – qui fait le ton étrange de ce récit heurté où pointent, tour à tour, les morsures de l'espérance et les griffures du ressentiment. Des fantômes qu'il faut abattre pour se défaire enfin de leur ombre portée. Juste pour voir clair. Juste pour se voir. Juste pour se montrer tel qu'on est ou tel qu'on imagine être ou avoir été. Car, c'est un fait, chez F. Cuadrado, rien ne s'apaise. Ni l'amour évident qui le lie, sur le plan de l'histoire, aux ascétiques et rigoristes anarchistes espagnols dont sa propre famille, et sur plusieurs générations, cultiva intimement les rêves, mais aussi les lubies. Ni la difficulté qu'il éprouva, pour trouver sa propre voie, à s'émanciper du nom du père. Ni le mépris – colossal et réitérant – qu'il ressent pour les fausses légendes d'une génération d'anarchistes antifranquistes qui rata, sur le plan de l'action, à peu près tout ce qu'elle entreprit. Ni la rage qui l'habite dans la traque, pourtant vaine, des errements, manquements, divagations et inconduites de certains de ses anciens compagnons de clandestinité. Ni la méfiance, instinctive et quelque peu ouvriériste, qu'il manifeste pour la théorie et ses adeptes, rangés dans la catégorie forcément honnie des « aristos de l'intelligence ». Partant de là, de ces constances fondées sur des cohérences mystérieuses qui ont fini par faire socle, la « lumière trompeuse des souvenirs », comme disait Zweig, ne permet pas toujours, c'est vrai, de mettre de la distance entre ce que l'on a vécu et ce que l'on en retient.

« Tout y est vrai, disait encore Zweig, seul y manque l'essentiel ». Dans le cas du livre de F. Cuadrado, on pourrait dire que tout y est peut-être vrai – de son point de vue, dans sa mémoire, dans le souvenir qu'il souhaite laisser de ce temps aventureux qu'il raconte –, mais qu'il y manque,

sinon l'essentiel, du moins le nécessaire, à savoir un éclairage critique, non sur les comportements de tel ou tel fantassin ou petit-chef de la cause activiste, mais sur les impasses politiques d'une époque où, s'abandonnant à l'activisme, le néo-anarchisme post-soixante-huitard joua son rôle dans la construction spectaculaire d'une dissidence débordant d'impuissance tumultueuse que le spectacle, une fois le calme revenu, n'allait pas tarder à nous vendre, comme le roman générationnel d'une radicalité passée de mode mais sympathique¹. On eût aimé, c'est vrai, que, par-delà le récit acerbe ou enjoué de ses aventures, F. Cuadrado s'intéresse davantage, lui qui en fut témoin et acteur, lui qui s'en veut critique, à la configuration d'une époque où, sur les marges d'un anarchisme institué que la tempête de 68 avait mis à bas, des libertaires de nouvelle extraction crurent passionner leur vie en rivalisant d'exaltations, d'impatiences et d'audaces et en jetant au feu de leurs détestations tout ce qui, à leurs yeux, relevait *ipso facto* du vieux monde, catégorie vague où ils rangèrent pêle-mêle la domination, l'exploitation, la vieille gauche, le gauchisme, l'anarchisme de papa, le syndicalisme et *tutti quanti*. Prendre le large de ces pesanteurs, c'était alors être de son temps, mais c'était aussi ignorer la condition générale de l'homme moderne ordinaire, aliéné, sans qualité subversive particulière, cet homme sans le concours duquel, pourtant, l'émancipation sociale ne sera jamais rien d'autre qu'une de ces abstractions furtives alimentant la fantasmagorie étroite des avant-gardes auto-proclamées (ou auto-niées).

A posteriori, l'auteur de *Comme un chat*, c'est sûr, n'est pas loin de le penser. Il lui arrive même de l'écrire, et de manière plutôt vacharde, quand il pointe les manques de tel ou tel allumé de la marge. Mais sitôt dit, F. Cuadrado se reprend, élargissant le champ, comme pour ne pas gâcher, à ses propres yeux, le souvenir d'une époque où, de projets variés en actes divers, il importa surtout de « vivre sans temps mort et de jouir sans entraves » en cultivant l'illusion que la subversion ne devait fonder sa cause sur rien d'autre que sur le propre désir de ses adeptes. Une régression, en somme, vers l'anarchisme individualiste des neiges d'antan et l'illégalisme de la démerde des irréductibles de la Belle Époque qui, à force de s'assumer comme en-dehors, finirent surtout par être à côté de la plaque. Reprise par les jeunes radicaux d'un après-Mai réinterprété à leur pauvre façon, cette injonction à changer de vie à défaut de pouvoir transformer le monde fut une singularité d'époque et, on le sait désormais, la matrice d'une mutation globale d'imaginaire sur laquelle se greffa le néo-libéralisme *new wave*, lui aussi partisan de subvertir le vieux monde et ses archaïsmes pour amorcer sa phase de conquête et, ce faisant, transformer réellement le monde, mais pour le pire, en répondant aux aspirations « quotidiennistes » ou « désirantes » d'une jeunesse qui finit toujours par vieillir.



Des débats sympathiquement foireux qui agitèrent les « Partageux », les « Égaux » et les « Sans nom », ces groupes autonomes auxquels l'auteur de *Comme un chat* participa, et des projets souvent burlesques qui germèrent dans l'esprit imaginaire de certains de ses membres – organiser la « guérilla urbaine » (!) dans le Larzac ou produire du LSD en quantité suffisante pour détruire le système capitaliste –, F. Cuadrado ne nous épargne rien. Comme si tout comptait de ces aventures incertaines, de ces déambulations clandestines, de ces courses folles. Comme si tout était bon à dire. Il est possible, convenons-en, que l'ethnologue spécialiste du tribalisme autonome des *seventies* trouve à prendre dans cet inventaire des us, coutumes et excentricités de ladite faune, il est même probable qu'il en tire matière à catalogage, car tout fait sens pour la science, mais on ne peut s'empêcher de penser que ce lourd volume aurait sûrement gagné à s'épurer, en la matière, de quelques-unes de ses longueurs narratives. De sa participation active aux GARI (Groupes d'action

¹ Particulièrement révélatrice est, sur ce plan, la couverture médiatique que *Libération* réserva, sur quatre pages tout de même, dans son édition des 23-24 mai 2015, à la sortie de *Comme un chat*. Quant à son auteur, qu'on pouvait penser plus avisé au vu des critiques réitérées qu'il adresse dans son livre à certaines figures de l'activisme promotionnel, on se contentera de dire qu'il a cédé, lui aussi, un instant mais dans les grandes largeurs, aux pièges de l'autopromotion spectaculaire.

révolutionnaire internationalistes)², F. Cuadrado fait son plat de résistance (au propre comme au figuré). Il y voit la date de naissance de ses « premiers engagements » – ceux d’avant relevant donc, on l’avait compris, de la mise en jambe ou de l’échauffement. Là, la cause s’affirme puisqu’il s’agit, dans un premier temps, de sauver un copain, Salvador Puig Antich, en passe d’être jugé par la justice franquiste et risquant la peine de mort et, dans un second temps, de faire suffisamment pression sur elle pour qu’elle commue la sentence. C’est dans cette perspective, et pour servir de monnaie d’échange, que les GARI envisagèrent l’enlèvement du banquier Ángel Baltasar Suárez, responsable du Banco de Bilbao de Paris. Las, le 2 mars 1974, Salvador est garrotté. « La dictature espagnole ne plaisait pas », note F. Cuadrado. Non, non, elle ne plaisait pas.

On n’entrera pas, ici, dans le détail de cette rocambolesque affaire Suárez³, dont le rapt eut finalement lieu deux mois après l’exécution de Salvador – avec du retard, donc –, mais le moins qu’on puisse dire, c’est qu’elle révéla, dans ses intentions mêmes, sa mise au point, son exécution et ses retombées, un nombre invraisemblable d’inconséquences. Sur elle, en revanche, il faut rendre grâce à F. Cuadrado d’avoir publiquement brisé l’omerta en révélant, du dedans et *expressis verbis*, combien la cause⁴ compta moins que l’aventure, combien les capacités firent défaut, combien la stupide réactivation d’anciens réseaux activistes infiltrés se paya au prix fort, combien les réputations mal acquises se révélèrent nuisibles. On ne doute pas que certains ex-« garilleros » y verront la preuve que le quartier général de la calomnie – ou de la trahison – ne désarme pas, mais on pressent qu’ils finiront par se faire une raison tant ils savent que les mythes combattants – leur fonds de commerce, en somme – ont la peau si dure qu’ils finissent par résister à tout, même aux vérités d’évidence qui les contredisent. Il n’empêche qu’il est rare qu’un témoignage sur cette époque développe une vision assez critique et suffisamment vaste pour déborder le seul cadre des événements vécus en les reliant, en amont de leur temps, à la longue trame de ratages, parfois tragiques – l’affaire Granado-Delgado⁵, par exemple –, qui fut, que cela plaise ou non, la marque de fabrique de l’« activisme révolutionnaire anarchiste » des années 1960⁶.

F. Cuadrado avait l’avantage de connaître – ou de subodorer – des choses qui, de toute évidence, échappaient à ses congénères en subversion. Parce qu’il était, lui, par « privilège » de naissance, disons, un rejeton relativement instruit des grandeurs et des misères d’un anarcho-syndicalisme espagnol que la défaite et l’exil avaient condamné à n’être plus que l’ombre de lui-même. La vraie

² L’histoire des GARI a donné matière, ces dernières années, à une floraison d’ouvrages le plus souvent auto-fascinés. Voir nos recensions : « Un temps si joyeux » (Freddy Gomez, *À contretemps*, n° 43, décembre 2013, pp. 25-36), à propos du livre de Jann-Marc Rouillan *De mémoire (3). La courte saison des GARI : Toulouse 1974* (2011) et « Une vision trop bienveillante de la saga des GARI » (Fabien Letertori, *À contretemps*, n° 47, décembre 2013, p. 21), à propos de l’ouvrage signé Tiburcio Ariza/François Coudray, *Les GARI...* (2013). Notons, pour rire, que, même sur le déroulé de l’intitulé GARI, les avis divergent d’un ouvrage à l’autre : ces groupes sont, en effet, tantôt « d’action révolutionnaire internationaliste » (Rouillan), tantôt « d’action révolutionnaires internationalistes » (Ariza/Coudray), tantôt « d’action révolutionnaire internationalistes » (Cuadrado).

³ Pour un autre éclairage sur le MIL, les GARI – et plus généralement sur « l’activisme révolutionnaire » de cette époque –, on se reportera à mon livre *Éclats d’anarchie, passage de mémoire*, conversations avec Guillaume Goutte, Paris, Éditions Rue des Cascades, 2015, pp. 216-243.

⁴ En échange de la remise en liberté de Suárez, les membres de l’opération réclamèrent : 1) la mise en liberté des militants de l’ex-MIL Santiago Soler Amigo, José-Luis Pons Llobet, Francisco Javier Garriga Paituvi, Maria Angustias Mateos Fernandez et Oriol Solé Sugranyès ; 2) la publication de l’acte d’accusation contre les militants du FRAP arrêtés le 1^{er} mai 1973 et passibles de la peine de mort ; 3) la mise en liberté conditionnelle de tous les prisonniers politiques pouvant en bénéficier, c’est-à-dire ceux ayant purgé les trois quarts de leur peine ; 4) la publication des communiqués des GARI dans la presse espagnole. À ces revendications, honorablement politiques, et au risque de confondre les genres, s’ajouta, *in fine* et discrètement, une demande de rançon auprès du Banco de Bilbao.

⁵ Sur l’affaire Granado-Delgado, on se reportera à deux recensions de José Fergo disponibles sur notre site : « De l’“innocentisme” et de ses limites » (*À contretemps*, n° 16, avril 2004, pp. 17-19) – à propos des livres de Carlos Fonseca (*Garrot pour deux innocents*) et de Jann-Marc Rouillan (*Alès dédain*) – et « Au temps des “Jeunesses” ardentes ou l’histoire en héritage » (*À contretemps*, n° 39, janvier 2011, pp. 9-13) – à propos de l’ouvrage *Insurgencia libertaria*, de Salvador Gurucharri et Tomás Ibáñez.

⁶ Le témoignage de Silvio Matteuci, annexé à ce volume (pp. 401-413), est particulièrement révélateur du niveau d’incompétence absolue dont fit preuve, en certaines occasions, le DI (Défense Intérieur), organisme supposément clandestin du Mouvement libertaire espagnol en exil, et plus encore celui qui fut en charge de coordonner ses activités entre 1961 et 1963.

question de ce livre, donc, que l'auteur n'aborde qu'incidemment ou par petites touches reste ouverte : pourquoi les sachant, ces choses, et pressentant que la répétition des mêmes erreurs devait forcément produire les mêmes effets, il n'a pas choisi alors, comme d'autres et en temps utile, de sortir définitivement d'un jeu qui n'en valait pas la chandelle ? Il faut croire que les illusions furent, dans son cas, plus fortes que les préventions. On peut y voir l'expression d'une ingénuité contingente à l'époque et fondée sur une prédisposition à croire que, tout compte fait, la roue de l'histoire continuait de tourner dans le bon sens. Qu'il suffisait de pousser en somme. C'est ainsi qu'une fois les GARI auto-dissous, on persista, sous d'autres appellations, dans l'illusoire conviction qu'on pouvait dynamiter un rapport de domination. Avec la prétention toujours bravache qu'on tenait le bon bout d'une aventure incomplète, mais prometteuse. Alors, on s'attaqua au pèlerinage de Lourdes et au Tour de France. Pour rire sans doute. « Nous qui critiquions la société du spectacle, écrit F. Cuadrado, nous venions de faire le choix d'y participer. » En fait, ce choix venait d'avant, des origines, et même de plus loin, d'une ancienne fascination anarchiste pour « l'esthétique du discours incendiaire qui se contemple lui-même à ses propres lueurs lyriques, et trouve qu'il fait déjà plus chaud »⁷.



Il y eut, c'est sûr, de l'allégresse dans cette saga, mais elle ne dura qu'un temps, celui de l'apprentissage. Car il faut bien l'admettre : sitôt passé cette courte période se tissèrent, dans l'air épais des conciliabules de l'illégalisme post-soixante-huitard, davantage de haines à venir que de fraternités agissantes. Et, à sa manière – pointilleuse et accusatrice –, ce livre en témoigne plus que d'autres parce qu'il déroge aux convenances, parce qu'il dit ce qui ne se dit pas, parce qu'il ne prend pas la tangente, parce qu'il rentre dans le lard. Toutes choses qu'on peut lui reprocher, certes, mais qui contribuent vivement à désencombrer une histoire qui, de récits auto-complaisants en témoignages arrangés, commençait à se figer dans le marbre d'une légende auto-construite que rien ne semblait pouvoir réduire à ses justes proportions. C'est fait, et c'est désormais un point acquis. Du moins pour nous. Il n'en demeure pas moins que, si cette chronique nous instruit – et elle nous instruit, c'est sûr –, sa lecture suscite, dans un même mouvement, une sensation de gêne persistante qu'il nous faut bien tenter de comprendre.

Dans ce genre de récit – où s'enchevêtrent l'histoire personnelle et l'histoire collective –, la redite n'a jamais pouvoir d'élucidation. Elle confirme l'aigreur, mais elle ne fait pas preuve. Il vaut mieux partir du principe que chacun a été dupe de ses illusions et comptable, en principe, de ses actes. Quant aux accommodements avec la vérité des faits ou avec la pureté des intentions, il est aussi vain d'en juger de l'extérieur que de l'intérieur. Car il ne s'agit pas d'avoir eu, en telle ou telle circonstance, raison ou tort. On peut avoir eu tort d'avoir raison. On peut aussi avoir eu raison à tort. Seul importe de comprendre pourquoi, à tel moment de son propre parcours, tel choix s'est imposé plutôt que tel autre. Dans cette perspective critique, deux conditions doivent nécessairement être remplies pour que le récit fonctionne : la première, c'est que le témoin soit capable de restituer le contexte qui favorisa ses choix, et plus encore les limites – politiques, culturelles, idéologiques, éthiques – qu'il dut franchir pour les assumer ; la seconde, c'est qu'il ne cède jamais à la tentation de ne juger que des erreurs des autres. À défaut de s'y tenir, et de s'y tenir avec rigueur, le risque est toujours grand de verser dans l'anecdotique ou le règlement de compte. On se gardera de dire, comme certains, et sans plus, que F. Cuadrado se serait simplement laissé aller à cette pente – ses souvenirs ont d'autres qualités –, mais il est clair – et c'est de là que vient la gêne – qu'on ne saurait prétendre défaire des réputations surfaites en s'exonérant des torts partagés. Quand d'aventure collective il s'agit, il n'est de critique recevable que celle qui ne fait pas l'impasse sur ses propres manques. On y perd sûrement en image, mais on y gagne en crédit.

⁷ Guy Debord et Gianfranco Sanguinetti, « Thèses sur l'Internationale situationniste et son temps », thèse 46 (1972) in : Internationale situationniste, *La Véritable Scission dans l'Internationale*, édition augmentée, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1998, pp. 71-72.

Donc, la cause est entendue : le vrai faussaire n'était pas qui l'on croyait. C'est désormais un fait attesté que l'histoire retiendra. Du moins, faut-il l'espérer. Le chapitre que F. Cuadrado consacre à ses activités de contrefacteur est indiscutablement réussi. Le souvenir est précis, le ton est alerte et les portraits sont soignés. Il y est question d'un temps où s'opère une mue, où l'on passe aux choses sérieuses, où l'on se sent devenir quelqu'un – un « acteur important », dit l'auteur. En prêtant son concours à un autre cercle de la clandestinité – le tiers-mondiste réseau Curiel –, l'anarchiste F. Cuadrado change de catégorie. Il prend du galon. Il joue dans la cour des grands. S'il persiste, un temps, à participer à des « petites arnaques entre “amis” », sa tête est ailleurs, dans un au-delà missionnaire, où, le geste sûr et la conscience claire, il travaille, sinon pour la révolution, du moins pour des « révolutionnaires » de divers pays et continents en quête de faux papiers d'excellente facture. « En quelques mois, écrit-il, je m'étais pris de passion pour cette activité. J'étais dans une sorte d'état second. La démesure s'était emparée de moi. » Chez l'anarchiste, l'éthique n'est jamais loin du politique. C'est même ce qui fait, en principe, et à quelques exceptions près, sa singularité. Cette question, F. Cuadrado se la pose souvent : est-il opportun – ou pas – de travailler pour tel ou tel groupe politique avec lequel les désaccords (éthiques) sont plus nombreux que les accords (politiques) ? Il la tranche à sa manière, rassurante mais courte : la fourniture de faux papiers à un individu n'implique pas que l'on partage les options politiques de l'organisation à laquelle il appartient. Pour sûr, mais elle participe, qu'on le veuille ou non, d'une stratégie décidée ailleurs et pour d'autres raisons que celles qu'on s'imagine. Et ça finit par lasser. Comme tout lasse, même l'illégalisme. Car, si le cœur bat encore d'avoir côtoyé l'aventure, éprouvé la clandestinité, connu ses risques, adopté ses masques et ses poses, vient toujours un temps où sonne l'heure du bilan. Surtout quand, pour des raisons qui demeurent étranges, on a repiqué, contre mauvaise fortune et sans vraiment y croire, au petit jeu de l'amateurisme activiste en prêtant son concours, en 1978, à une croquignolesque tentative d'enlèvement de l'entraîneur de l'équipe de France de football, et, en 1979, à la préparation d'un braquage à Condé-sur-l'Escaut. « Chaque jour qui passait, commente F. Cuadrado, nous éloignait davantage du mouvement social », ce qui en soi n'était pas propre à ce genre de marge, si ça peut le rassurer. La singularité, infra-politique, de cette mouvance résidait ailleurs, dans la réinvention d'un illégalisme maquillé d'idéologie révolutionnaire, mais sans autre cause que la sienne propre, ce qui, entre nous soit dit, est consubstantiel de l'illégalisme anarchiste depuis qu'il existe. À quelques rares exceptions près. En clair, elle réinventait une impasse dont ces « souvenirs turbulents » dévoilent les chausse-trapes. Car si, dans ce livre, tout est jugé de cette histoire, et plutôt sévèrement, les détails y sont légion sur une certaine manière de vivre, sans vraiment la penser politiquement, une époque où, dans le jusant de 68, on se réinventait en pagaille des vieilles lunes pour se protéger du soleil aveuglant de nos défaites.



L'Espagne de la seconde moitié des années 1970, celle de l'après-Franco et de la naissante « transition démocratique », redonna, en revanche, un sérieux coup de fouet à l'anarchisme de tradition ibère, syndicaliste donc, qui y retrouva aussi naturellement que contradictoirement son espace et sa base sociale. Reconstruire la CNT, c'était ouvrir le cercle du possible. Du moins en apparence. L'illusion dura peu, à peine cinq ans, mais elle fut vécue avec passion par ceux qui s'y livrèrent et leva, entre 1976 et 1979, autant d'espoirs que de déceptions. Le rapport que F. Cuadrado entretient avec cette Espagne des origines, de la révolution, de l'exil, des prisons, de la clandestinité, du martyrologe est d'autant plus complexe qu'il reste intimement lié aux grandes figures de son anarchisme familial. À partir de son vécu, il a construit, dans sa tête, un modèle de militant imaginaire – responsable, dur au travail, rigoureux, conscient, désintéressé –, dont il surévalue, à l'évidence, les qualités morales, qualités qu'il revendique en permanence auprès de ses jeunes compagnons d'aventure, au risque sans doute de les faire rire. Mais, pour être axiomatique, cette filiation « organiquement pure, est si prégnante, si conflictuelle, qu'elle finit par encombrer le quotidien des jours et la quête d'avenir. D'où l'autre versant de son personnage, persifleur, gai luron et anti-syndicaliste, comme on l'était à l'époque dans les milieux qu'il fréquentait. Ce double mouvement, constitutif d'une personnalité militante arrimée à deux cultures assez largement

antagoniques, offre, sans doute, l'une des clefs permettant de comprendre sa difficulté à se situer à bonne distance de ses propres excès d'indulgence ou de malveillance.

« C'est avec l'idée de participer au processus de renaissance de l'anarchisme en Espagne, écrit-il ainsi, que je me décidai à résoudre le problème que posait la fabrication des cartes d'identité espagnoles. » Étrange attitude, vraiment. Comme si seul comptait, à ses yeux, non pas de trouver une nouvelle place, sa place, dans un processus collectif le reliant directement à l'histoire de ses origines, mais de garder la sienne, celle qu'il s'était faite et d'où lui venait une certaine réputation. Faussaire un jour, faussaire toujours en somme. Quelques pages plus loin, c'est un autre aveu qui pointe, drôle d'aveu. Déclinant l'invitation de rejoindre Barcelone, lancée par quelques-uns de ses camarades d'affinité, il précise : « Si mes racines espagnoles étaient fortes, je me considérerais français à part entière. J'étais né en France et j'y avais vécu toute ma vie. Qu'irais-je faire en Espagne ? Je me doutais bien que là-bas je redeviendrais un étranger. » Un étranger à quoi, à qui, aux autres, à lui-même, à sa réputation ? Pour un fils de l'exil impliqué dans l'histoire des pères, c'est-à-dire conscient de sa dimension historique, vient toujours un temps où le nœud identitaire se resserre. Par désir de vivre sa propre vie, par culture, par analyse, par souhait, on le défait comme on peut, le plus souvent pragmatiquement. Dans le monde tel qu'il est, il n'est jamais nécessaire d'être apatride autrement que par obligation. Mais, défait ou simplement desserré, le nœud demeure, comme l'identité première couve sous l'autre, toujours, surtout quand l'histoire s'en revient en boomerang réactiver d'anciens rêves. La réponse de F. Cuadrado, si peu internationaliste, trop banalement identitaire pour être vraie, relève plus sûrement d'un leurre. Car rejoindre Barcelone en ces temps hésitants n'impliquait rien d'autre que d'y aller et, éventuellement, d'en revenir après s'être frotté à l'émergence et aux contradictions d'un mouvement social d'autant plus prometteur qu'il poussait sur le terreau d'un anarcho-syndicalisme que le franquisme n'avait pas éradiqué des mémoires. Rien d'autre, insistons. On imagine que personne, même du côté de ses amis, n'a demandé à F. Cuadrado d'être secrétaire de la renaissante Confédération, ce qui eût été pour le moins incongru. Si l'enjeu mérite d'être clairement identifié, c'est que les raisons qu'avance F. Cuadrado relèvent surtout d'un empêchement à sortir de sa routine d'activiste, d'illégaliste et de faussaire accrédité. Là se situe probablement la limite d'une pratique autocentrée où, *in fine*, rien d'autre ne compte qu'elle-même, et les plaisirs – ou les ennuis – qu'elle apporte au professionnel de l'illégalité qu'on est soi-même devenu : un en-dehors qui croit participer au mouvement de l'histoire mais que ses sursauts n'impliquent pas. F. Cuadrado est passé à côté de cette affaire espagnole par incapacité à sortir de son rôle, un rôle qui finalement lui convenait très bien. Et c'est sans doute ce qui explique cette si patente faiblesse d'analyse qui caractérise les quelques pages qu'il consacre, malgré tout, à cette période où la reconstruction-déconstruction de la CNT provoqua, en son sein et au-delà, tant de débats. De tout cela, dans *Comme un chat*, rien ne perce. Sauf quelques banalités de base, des affirmations péremptoires sur les méfaits du « réformisme » syndicaliste en milieu anarchiste et un éloge constant d'un prétendu génie dialecticien – dont F. Cuadrado reconnaît avoir servi de « base arrière » –, fonctionnant comme chef de tribu apache, et finalement comme maître épurateur de « réformistes » ou de supposés marxistes camouflés. Navrante peinture d'un beau moment qui, certes, s'acheva en farce, mais dont les leçons restent à tirer.



Il faudra que passe le temps, que s'immiscent les doutes, que se défassent les dernières fraternités, que s'en mêle la Cour de sûreté de l'État, que pointe l'ombre inquiétante de l'homme qui voulait « terroriser les terroristes » pour que s'impose l'idée de la fuite vers un autre ailleurs. Ce sera le Venezuela où l'exil de F. Cuadrado dura trois ans. Avant le retour, en 1989, en France, pour affronter le procès de Condé-sur-l'Escaut, dont la conclusion sera heureuse, pour tout le monde, du point de vue judiciaire, mais où se tisseront des inimitiés ravageuses entre « ex-activistes ». Les haines sont toujours plus tenaces que les anciennes connivences. C'est une loi de l'histoire.

Sur tous ces sujets, ces « souvenirs » sont prolixes en réflexions, en jugements, en détails. Trop de détails, diront certains qui n'apprécient ce genre de littérature que retenue, maîtrisée. Ici, c'est vrai, on a du brut de décoffrage, du non-tamisé, du tonitruant, du lourd – au sens propre comme

au figuré. L'auteur est ainsi : quand il parle, il parle, parfois de manière inconsidérée. Mais la liberté de dire, comme celle de répondre, et sur le ton qu'on veut, ne relève que de l'intime conscience (et des capacités) de celui qui s'en saisit. Sur ce point, il devrait y avoir accord des deux côtés du livre. Car il serait évidemment aussi inconvenant de jouer, sur une rive, à l'étonné que de s'en tenir, sur l'autre, à la disqualification chuchotée ici ou là au prétexte qu'on aurait été diffamé, insulté, dénoncé et même – pourquoi pas ? – livré en pâture à des RG qui n'existent plus et dont les zélés continuateurs ont d'autres chats plus griffus à fouetter que quelques sexagénaires de l'anarchie d'un autre siècle. Le seul conseil que nous nous permettrons de leur donner, si belligérance il y a, c'est de ne pas oublier qu'on peut aussi mourir de ridicule.

« Rassembler ses souvenirs, écrit François Bott dans *La Déception historique*, c'est une manière de porter le deuil. » Il est bien sûr question de cela dans *Comme un chat*, du deuil de l'innocence, du deuil des illusions perdues, du deuil des impatiences d'une époque où les excès de la dérision eurent finalement le même effet, obstinément déplorable, que les idées armées. C'est ainsi, du moins, qu'on l'a lu, ce livre, comme un témoignage alerte, parfois drôle, parfois irritant, sur les faits et gestes d'une improbable guérilla anarchisante qui commença par hésiter entre la gloire résistante des pères – les héros de sa légende – et les bienfaits d'un présent permissif que Mai-68 avait rendu possible et dont elle prétendit pousser les feux, apparemment subversifs, en défiant un système qui ne la prit jamais au sérieux.

Au bout du bout, estime F. Cuadrado, tout cela « ne fut qu'un bavardage suffisant nourri de foutaises clinquantes, génératrices de sujétion et de morgue désinvolte ». Le ton est donc tenu, du début à la fin de ce gros livre, avec en prime, l'aveu d'avoir éprouvé une certaine « délectation » à se livrer à un tel « jeu de massacre ». On comprend que ça puisse irriter, mais on sait les irritations sélectives, surtout quand d'un tel sujet il s'agit. Il nous importe, en revanche, que, pour une fois, et malgré tous ses défauts – dont certains ont été pointés –, ce témoignage, qui n'est, comme tous les autres, qu'une vision subjective d'une aventure qui n'impliqua finalement qu'un faible nombre d'individus, ne participe d'aucune glorification de l'atavique penchant anarchiste pour l'illégalisme. Au contraire, il le ramène en permanence à ce qu'il est presque toujours : une stratégie individuelle de survie portée au rang de résistance antisystème.

Ces « souvenirs turbulents » d'un anarchiste instinctivement définitif relèvent, on l'a compris, de la mise au net. De cette époque où, au fond, rien ne se joua d'essentiel si on la compare à d'autres – celle des pères notamment –, il reste, une fois le livre refermé, des aventures tragi-comiques, des idées saugrenues, des fraternités défaites, des rencontres amoureuses, des portraits peu amènes, des analyses approximatives, le récit d'une plongée en clandestinité castratrice, des séjours en prison, les couleurs d'un exil et un invraisemblable lot de rancœurs que le passage du temps n'apaisera jamais. Il reste aussi une ancienne blessure, à peine évoquée, intime, de celle que les circonstances n'atténuent pas, mais avivent : la mort du père, le Liberto de légende, l'ancien maquisard des causes limpides, quelques jours seulement après la première arrestation de son fils, Floréal, en décembre 1974. Cette mort, c'est une boucle qui se referme sur un cercle d'où l'auteur mettra longtemps à sortir. Parce qu'il faut sans doute du temps pour comprendre que la pantomime de la lutte frontale contre l'État « policier » est d'autant plus vaine que l'État « libéral » sait, lui, par avance, qu'à ce jeu de massacre supposé, il lui suffit d'attendre. Comme le chat devant la souris, en somme.

Freddy Gomez

Août 2015

Mémoires d'anars, souvenirs, souvenir

28 AOÛT 2015

Tel Jésus, fils de Dieu fait homme, le Syndicat des correcteurs et des professions connexes est-il à la fois un syndicat pleinement cégétiste et l' « enfant terrible de la CGT » ? C'est en tout cas ce que rappellent d'anciens responsables. Qui évoquent un temps depuis longtemps révolu ? Parfois, des correcteurs ont éprouvé le besoin de raconter leur vie. Syndicale mais surtout politique. Il y a eu ceux qui se sont appliqués à un exercice convenu (à lire pour la rigolade) et puis ceux, rares, qui sont toujours portés par leur engagement passé (les deux auteurs chroniqués ci-dessous).

FLORÉAL CUADRADO

Comme un chat. Souvenirs turbulents d'un anarchiste – faussaire à ses heures – vers la fin du vingtième siècle
Éditions du Sandre, 700 pages, 21 euros

« Se usted me toca, lo mato ! » (« Si vous me touchez, je vous tue ! ») Le fils joint le geste à la parole, sa fourche dirigée vers la poitrine de son père. Enfant battu comme plâtre, il conquiert son intégrité physique face à son géniteur. Le récit, c'est lui-même qui le rapporte bien plus tard, devenu « pépé Gregorio », à son petit-fils, Floréal Cuadrado, ancien secrétaire délégué du Syndicat des correcteurs et auteur du livre chroniqué ici.

La révolte du fils justifie la violence qu'il emploie. Permet une prise de conscience pour une vie militante. Des exemples similaires, Floréal Cuadrado en a largement connus chez ses aînés. Ce qui est devenu au fil des générations (jusqu'à un arrière-grand-père !) une tradition anarcho-syndicaliste. L'addition de luttes contre l'injustice sociale et d'une morale de comportement : honnêteté, solidarité, végétarisme, abstinence à l'alcool et au tabac, naturisme, éducation pour la responsabilisation des enfants. Tous syndicalistes !

C'est pourquoi il est utile de commencer par la fin de cette autobiographie. Par l'annexe intitulée La tradition anarchiste comme héritage. Par là où le narrateur, lui, reprend à son compte les récits familiaux. Notamment ceux de ce pépé Gregorio, conteur fascinant pour ce jeune Français avec ses aventures des deux côtés des Pyrénées.

Des siens, Floréal Cuadrado se forge une vision prédéterminée comprise tel un héritage. Il veut à la fois s'en défaire, pour son autonomie, et à la fois se l'approprier, car il agira toute sa vie, affirme-t-il, avec cette morale sociale inculquée.

Le récit de la vie de Floréal Cuadrado de sa naissance à son adhésion en 1989 au Syndicat des correcteurs est aussi celui d'une expérience, celle d'un engagement politique d'illégaliste.

Enlèvement, sabotage, falsification de papiers et de contremarques. Floréal Cuadrado raconte comment il arrive à cette vie clandestine, ce qu'il y fait et, avec sa fuite au Venezuela et la vie d'exilé, comment il s'en dissocie.

Fils de vaincus de la guerre civile espagnole, il commence sa vie professionnelle comme ouvrier spécialisé, technicien, avec un marché du travail qui offre des opportunités professionnelle dans ces années 1960. Son « héritage » fait qu'il n'est à aucun moment un béjaune, un ado inexpérimenté. Sa vision vient de celle de réfugiés politiques espagnols, aux affirmations et analyses bien plus radicales que celles que l'on peut tirer du quotidien vécu dans l'Hexagone. Cette subjectivité le distancie des « autres ». Porteur du syndicalisme révolutionnaire, il ne fait que vivre avec eux et observer comment ils se corrompent avec le temps. Lui, par « nature », reste pur. De l'engagement à la fin de l'ère franquiste à son travail de faussaire pour un mouvement révolutionnaire durant les années 1970 puis à la fuite en Amérique latine, il ne parle de lui qu'à travers les autres et ne reste pour le lecteur qu'un personnage insaisissable. Qui n'évoque des doutes face aux expériences militantes qu'à travers une comparaison avec son « héritage ».

Il ne faut pas chercher dans ce gros livre une évocation de comment il est possible d'arriver à l'action clandestine. Comment l'entraide militante faite de solidarité devient purement matérielle. Comment face à la menace judiciaire, un réseau de clandestins se transforme afin de se défendre en une sorte de camarilla. En un système d'allégeance technique de hors la loi. La vie picaresque du narrateur focalise l'intérêt du lecteur. Révélée avec talent par des anecdotes à foison. Et ce quelle que soit la période vécue. Ainsi son voyage dans une ville minière de diamants vénézuélienne. Où il emprunte au grotesque afin de montrer le contraste entre lui, Européen débarqué de manière incongrue, et les habitants, tous armés...

Une seule ombre à ces évocations, un ressentiment croissant du narrateur face à ce qu'il considère comme la corruption des « autres ». L'auteur prend ses distances avec l'illégalisme : « Le refus du travail conduisit la plupart des camarades vers de crapoteuses petites combines afin de se procurer de quoi survivre. Cet argent, illégalement obtenu, ne servait pas à dynamiter les logiques sociales de la domination. Et un discours politique radical permettait de masquer cette affligeante réalité. » Mais le lecteur se trouve au fil des pages de plus en plus confronté à des règlements de comptes dont il ne sait au juste quelle créance accorder. Floréal Cuadrado reste pur. Mais pourquoi le croire, lui ? Il invoque le social, le monde du travail mais les seules dérives qu'ils dénoncent sont celles de personnes insécurisées par des risques d'incarcération. Et surtout, ses analyses des autres sont tranchées, sans équivoque, tant par goût de sa vérité que de sa brutalité. Trois camarades libertaires se suicident-ils ? C'est en raison du délitement de la politique. Mais qu'en sait-il ? Connus, tous trois travaillaient en presse, dont un comme correcteur, et affrontaient des failles intimes. Des compañeros anarcho-syndicalistes en exil au Venezuela sont syndiqués au syndicat quasi unique ? Ce sont des déviants, des traîtres ! Pourquoi ? L'expérience des exilés est à prendre sans morale, avec sa diversité. Ainsi ces mêmes compañeros permanents syndicaux en France de Force ouvrière (mais eux trouvent grâce curieusement à ses yeux)...

Certains évoquent une suite à ces aventures. Un second tome. De son entrée en 1989 au Syndicat des correcteurs jusqu'à aujourd'hui. Déjà, ¡Ay! ¡Ay! ¡Ay!, il qualifie celui-ci de « gentille pétaudière » se transformant en cette « période de conflit aigu » en « fosse aux lions » ! Mais promis, du haut de ses anciennes vies, il nous racontera comment il a eu à « affronter les aléas des changements de la numérisation de l'écriture et de ses supports ». Et comment peut-être, à la manière de notre camarade récemment disparue Annick Béjean, est-il arrivé à penser que : « Même si c'est imparfait je ne vois que le syndicat, je ne vois rien d'autre comme structure. » ?

FREDDY GOMEZ

Éclats d'anarchie, passage de mémoire, conversations avec Guillaume Goutte
Éditions Rue des Cascades, 496 pages, 18 euros

« Montez sur l'estrade ! » Le professeur d'espagnol de la classe terminale ne chasse plus cet adolescent comme il le fait depuis un mois. Il l'expose sur l'estrade à ses camarades. En effet, s'il a exclu de son cours cet élève qui a été gréviste, c'est que, pour le réintégrer, il exige de lui un mot d'excuse de ses parents ! Que le jeune homme se refuse à donner.

Nous sommes en 1969 au lycée Michelet. Et le professeur agit en toute connaissance de cause ! Et de l'injustice et de l'humiliation qu'une telle demande représente. Le professeur, Abad Palacio, est d'origine espagnole, un réfugié de la guerre d'Espagne. Il est libertaire, tout comme Freddy Gomez, l'élève exposé de l'estrade ! Il veut faire comprendre à sa classe que si cet élève est un irréductible c'est en raison de sa qualité d'anarchiste ! Que le fils de Consuelo et de Fernando Gómez Peláez assumera son choix et qu'il ne cèdera pas à la tentation de signer lui-même le cahier de correspondance...

Eclats d'anarchie se construit à travers une longue interview entre Freddy Gomez, ancien secrétaire au placement du Syndicat des correcteurs, et Guillaume Goutte, récent syndiqué de notre syndicat. Le livre constitue même un bouquet de correcteurs. Car sa maison d'édition est animée par un ancien correcteur, Marc Tomsin, lui aussi ancien responsable au placement, et il a été relu et corrigé par Monica Gruszka, ancien correctrice de presse et compagne de Freddy Gomez.

Définie tel un « passage de mémoire », cette biographie de Freddy Gomez se construit chronologiquement. Enfance, mai-juin 1968, fin du franquisme pour les années 1970 vue d'abord à travers le syndicalisme, Syndicat des correcteurs pour les années 1980, publication d'une revue biographique, A contretemps, dans les années 2000. Une revue élaborée dans l'« inactualité » afin de se livrer pleinement à une réflexion et sur ses engagements et sur l'évolution « de la triste époque que nous vivons ».

Passage d'une mémoire reçue tel un héritage de ses parents dévoués au travail et à l'engagement social. Son père dirigera Solidarité ouvrière (Solidaridad Obrera), le principal journal de la Confédération nationale du travail, le syndicat libertaire espagnol. Puis, correcteur aux Editions Larousse, il travaillera le soir à des biographies de militants espagnols. Avec des boîtes à chaussures comme seul rangement et des fiches de couleur bleue. Son fils, renvoyé au

lit, s'imaginera alors le tout telle une montagne bleue où œuvre son père.

Le ton de l'ouvrage est solennel, par trop posé. Une marque de fabrique qu'il faut accepter. Car l'auteur rappelle qu'ado il était « sérieux, du moins en ce qui concerne l'anarchisme ». Et que c'est même la raison pour laquelle [il] « était cette sorte de surdoué de la révolte ». Cet héritage, Freddy Gomez l'utilise pour une réflexion sur l'histoire, sur la mémoire des vaincus, des exilés, du temps qui passe, ou de la lente construction de soi-même.

On évoluera ainsi, sur près de 500 pages tout de même, dans les milieux militants non institutionnels de France et d'Espagne.

Bien sûr, très attentifs au passage sur son engagement dans notre syndicat. Mais aussi à la lente construction d'une analyse personnelle, pour évoquer et le syndicalisme et la politique et notre pays au XXI^e siècle. Une rare fausse note, l'analyse du mouvement punk dévalorisé dans sa valeur d'engagement. L'ensemble se lit agréablement dans la confrontation de l'interviewé et de l'intervieweur et les thèmes divers sont traités par des exemples temporels différents.

Et si l'on veut prolonger sa lecture, consulter le bulletin de critique biographique A Contretemps, sur <http://acontretemps.org/>. Et découvrir le blog de l'éditeur, la voie du jaguar, <http://www.lavoiedujaguar.net/>.

Thierry Poré et Eric Zivohlava

. Situationniste (« puis crypto-situ »), ultra-gauchiste, communiste libertaire, anarcho-syndicaliste, conseilliste, anarchiste, spontanéiste (spontex), ou tout simplement communiste révolutionnaire, à la charnière de 1970, les groupes non institutionnels déploient dans l'Hexagone une offre politique impressionnante.

. Les derniers sauvagistes sont fatigués en ces années 1960. Vieillards, ils trinquent en France dans des bars avec des militants révolutionnaires en herbe de groupes non institutionnels – ceux qui incarneront le mouvement de mai-juin 1968. Le sauvagisme a fait irruption à la fin du XIX^e siècle dans le milieu libertaire français. Commencer ici et maintenant à vivre à la manière de la future vie socialiste conduisit au respect d'une hygiène de vie et au végétarisme. Certains prônaient de ne pas utiliser le travail salarié d'autrui pour manger (car fruit d'une exploitation). Se nourrir soi-même par ses propres moyens – par la cueillette et les échanges de base entre personnes.

. L'illégaliste pense mettre bas l'organisation capitaliste par des moyens illégaux : vols, fausse monnaie, cambriolages. Il apparaît à la fin d'un siècle où la violence sociale est extrême. Y compris dans le droit, qui considère les chômeurs, les habitants des périphéries – à commencer par de petites villes – comme suspects voire dangereux. Son action est immédiate et n'attend pas les retombées de combats sociaux fondés sur le droit.

. « Le repli, c'est cela, une sorte de temps suspendu où, souterrainement, s'opère un patient travail de décantation et de reconstruction. En ce sens, c'est le contraire d'un temps mort, c'est un temps où tout s'active dans la conscience et où rien ne se perd dans la réalité du quotidien militant. Il faudrait faire l'éloge du repli qui, loin de saper les fondements de l'engagement premier, en consolide souvent l'assise. » Freddy Gomez, page 338.

Pour en savoir plus

- Lucio. Maçon, anarchiste et faussaire, de Bernard Thomas, éditions du Ravin Bleu ;
- Mourir à trente ans, film de Romain Goupil, 1982.

Septembre 2015

Ci-dessous chronique *Solidarité ouvrière* d'André Bernard*, lue lors de l'émission *Achaïra* sur la radio bordelaise *La Clé des ondes* (90.1 Mhz ou <http://www.lacdo.org>).

* Membre du Cercle Jean Barrué de la FA (Fédération anarchiste), d'idéologie non-violente et emprisonné 21 mois pour insoumission lors de la Guerre d'Algérie.

Solidarité ouvrière

Solidaridad obrera était le beau titre d'une publication libertaire espagnole qui relata en son temps une lutte ouvrière exemplaire. L'épisode se situe autour de l'année 1933 en Catalogne. Il s'agit d'une grève qui échoue suivi d'un boycott qui gagne.

Je tiens l'information d'un gros livre de près de 700 pages. Si je n'en retiens que deux, cela ne veut pas dire que le reste est sans intérêt. Il soulève au contraire des passions : sur des sites divers, les échanges sont vifs, les insultes pleuvent et les menaces abondent.

Restons-en à notre propos et rappelons ce haut fait du mouvement ouvrier que Floréal Cuadrado, l'auteur de *Comme un chat*, raconte :

« Il s'agissait de la *huelga* de la Damm. Cette grève eut lieu quelques années après celle de la Canadiense. Pour lui [son grand-père], elle était exemplaire car tous les militants anarchistes et tous ceux de la CNT de Catalogne, depuis la base jusqu'au sommet, s'y impliquèrent.

« La Damm était une des plus importantes brasseries de Catalogne. Les usines se trouvaient dans la proche banlieue de Barcelone. Les ouvriers revendiquaient des augmentations de salaire et de meilleures conditions de travail. Un conflit somme toute on ne peut plus banal. La famille Damm, propriétaire de l'entreprise, avait une réputation de patron de combat. Elle déclarait à qui voulait l'entendre qu'elle ne négocierait jamais avec la CNT. Fidèle à sa réputation, elle répondit à la grève en licenciant les supposés meneurs et en procédant au lock-out pour casser le mouvement. Ensuite, elle embaucha des *esquiroles* – des jaunes du *Sindicato libre*.

« Pendant plus d'un mois, les bagarres entre les grévistes et les *esquiroles* furent quotidiennes. Les camions qui sortaient de l'usine chargés de bière furent régulièrement attaqués. Les forces de l'ordre essayèrent, tant bien que mal, d'assurer leur protection. L'attitude arrogante et provocatrice de la famille Damm, qui refusait de négocier avec le comité de grève composé dans sa totalité de membres de la CNT, donnait au conflit une valeur de symbole. Il en allait de sa crédibilité. Après plus d'un mois de lutte, le comité de grève fut obligé de constater que le mouvement se trouvait dans une impasse. Une réunion fut organisée par les dirigeants de la CNT catalane entre les membres du comité de grève, les dirigeants du Syndicat des garçons de café et les responsables des groupes d'autodéfense, afin de réfléchir à la situation.

« Cette lutte fut longue, et les ouvriers, avec leurs maigres salaires, ne disposaient pas d'économies pour continuer le mouvement. Pour soulager les familles, les enfants des grévistes furent bien souvent envoyés dans des familles de *compañeros* qui n'étaient pas impliqués directement dans le conflit. Mais les caisses de solidarité ne pouvaient plus répondre aux besoins des ouvriers en lutte. Au cours de cette réunion, deux décisions d'importance furent prises. La première concernait la reprise du travail ; celle-ci se ferait dans les conditions fixées par l'entreprise. Ce repli laisserait croire aux dirigeants de la Damm et au

patronat catalan qu'ils avaient vaincu la CNT. La seconde était la continuation de la lutte en déclenchant le boycott généralisé des bières Damm. Tous les militants de la CNT devaient prendre part à cette phase du conflit. En premier lieu, les garçons de café devaient, si le rapport de force le leur permettait, interdire sur leur lieu de travail la vente des bières de cette marque. Dans le cas contraire, il leur fallait le signaler aux groupes d'autodéfense qui, eux, se chargeraient de faire appliquer le boycott. Les militants de la CNT, quant à eux, devaient, lorsqu'ils allaient dans les cafés, refuser les bières produites par la Damm et signaler à l'organisation les bars qui en proposaient. Les membres des groupes d'autodéfense devaient alors entrer en action.

« Dès la reprise du travail, le boycott commença. Si, au début, les dirigeants de l'entreprise crurent à un baroud d'honneur, ils durent rapidement déchanter. Les camions qui sortaient de la brasserie continuaient à être systématiquement attaqués. Lorsque les membres des groupes d'autodéfense réussissaient à coincer un camion, ils faisaient descendre le chauffeur et y mettaient immédiatement le feu avec des bombes incendiaires. Quant aux établissements qui ne pratiquaient pas le boycott sur information des garçons de café ou des militants, ils étaient attaqués par des commandos et totalement détruits. Pendant plusieurs mois, plus une seule goutte de bière de la Damm ne fut consommée à Barcelone et dans toute la Catalogne. La police eut beau prêter son concours à l'entreprise pour casser le mouvement, rien n'y fit. L'agitation prenait de plus en plus d'ampleur. Les patrons de café qui n'avaient pas subi l'action des commandos de la CNT, par crainte de se voir pris pour cible, refusaient de vendre cette bière.

« Dans l'incapacité d'arrêter le boycott, les dirigeants de la Damm furent bien obligés de négocier avec la CNT. C'était une première victoire. Les termes de la négociation, après plusieurs mois de conflit ne furent plus les mêmes. Dépassés, ceux qui avaient été à l'origine de la grève ! La seconde victoire fut plus éclatante encore puisqu'il s'agissait, ni plus ni moins, que de faire payer à l'entreprise les arriérés liés aux conflits antérieurs. Aux augmentations salariales et à l'amélioration des conditions de travail, il fallut ajouter la réintégration de tous les militants licenciés. Pas seulement ceux du conflit qu'elle venait de vivre, mais aussi ceux qui l'avaient été dans les luttes précédentes. Cette victoire montrait clairement, tant au patronat catalan qu'à l'ensemble du patronat espagnol, qu'il faudrait dorénavant compter avec la CNT. »

Je finis ici ma longue citation des pages 575 et 576.

Ce conflit me rappelle un autre combat syndical mené dans la presse parisienne au milieu des années 1970 où nous attaquions nous aussi des camions. Si on n'y mettait pas le feu, on en jetait quelques-uns à l'eau. Violence de basse intensité, remarquait Jacky Toublet qui me disait : « Mais qu'est-ce que tu fous là, toi, le non-violent ? »

***Comme un chat, souvenirs turbulents d'un anarchiste –
faussaire à ses heures – vers la fin du vingtième siècle, de Floréal Cuadrado,
éditions du Sandre, 2015, 680 p.***

Comme un chat... De Lewis Carroll

Floreal Cuadrado Editions du Sandre, 2015

Un vrai polar. Comme « Ringolevio », et « Yegg, autoportrait d'un honorable hors-la-loi » de Jack Black (édition originale : You Can't Win, Amok, Los Angeles, 1988 que je recommande chaudement à tous ceux qui ne l'ont pas encore lu). Mais évidemment ce qui est encore mieux, c'est que c'est un polar d'aujourd'hui, de notre génération. Voilà un argument nouveau, mais décisif. Du point de vue de l'histoire et de l'historienne, le temps est venu. Ces sources-là, directes, sur les temps que nous avons façonnés, et accompagnés sont irremplaçables. Non parce qu'elles sont les seules sources pour une histoire. Mais à cause de leur caractère singulier. Voilà donc un énorme livre 675 pages qu'on lit sans la moindre lassitude.

Avant de mentionner même son propos central, j'ai retenu un fait archi secondaire : la fabrication de LSD. Combien ont rêvé jadis de balancer du LSD dans les canalisations municipales pour enrayer la machine normalisatrice ! Mais je n'avais encore pas entendu quiconque apte à fabriquer cette substance dans nos milieux.

J'ajouterai que l'un des protagonistes de cet ouvrage, Nerslo ressemble fort à quelqu'un que j'ai connu il y a bien longtemps.

De toutes ces 675 pages le pic de l'émotion est incontestablement ce moment où la mère de l'auteur vient voir son garçon au commissariat en lançant aux flics : « Vous avez de la chance qu'il ne risque pas la peine de mort, parce que c'est avec une bombe que je serais venue ». Splendeurs d'une maternité anarchiste. Tout le monde ne peut pas en dire autant. Je ne vais pas me répandre en dithyrambes sur le propos de cet ouvrage. Je partage depuis longtemps les critiques ici formulées sur les trois histrions que sont Alberola, Rouillant et Lucio et, vu les relations « professionnelles » entre chacun, il était important que l'auteur les explicite, ne serait-ce que pour le grand public. L'image d'Épinal forgée dans les médias en prendra un bon coup de réalité.

Je saluerai plutôt ce travail avec deux critiques :

La première concerne la catégorie de détenu politique.

Je crois m'en souvenir. C'était du temps de la G.P. Vers 1969-70, lorsque ces dégourdis lancèrent une campagne de reconnaissance de la qualité de détenu politique pour les leurs, qui avaient dû lancer des tracts à une sortie d'usine et se faire embastiller. Nous avons débattu entre nous, entre copains de manière informelle, de cette idée, à mon sens saugrenue. Non, disais-je alors, on ne fait pas de distinguo entre les détenus. Tous les prisonniers sont politiques. Ils sont tous en prison du fait de l'État. Il n'y a pas de hiérarchie entre les détenus.

Je croyais le débat clos, lorsque trente ans plus tard, la catégorie ressurgit, décernée à Action Directe. Les voilà devenus les « seuls » détenus politiques de France ! La blague. Bigre !

Que l'auteur me pardonne, loin de moi l'idée de le comparer à AD ! J'entends bien sa revendication de dignité du travail accompli, de désintéressement matériel, voire d'entraide, solidarité, etc. Pas de doute là-dessus bien sûr. J'apprends dans cet ouvrage que la CNT espagnole des beaux jours utilisait la catégorie de « détenus sociaux » pour qualifier les droits communs. Soit, je ne conteste pas l'analyse. Mais enfin la CNT, ce n'est pas la bible ! Au demeurant, je résiste à cette distinction, même aujourd'hui. Il y a quelque chose d'une aristocratie que je ne peux pas approuver. Et pas seulement parce que je suis une Droit commun, question de fidélité. Tout le monde sait qu'il y a des salauds et des perles partout. Des « Politiques » à vomir et des gueux admirables. Je rajoute : et que fait-on du «Lumpen » quand même, (si ce glissement des « droits communs » au « lumpen » est convenable). Alors quoi, et Bakounine, alors ?

C'est évident, avec ce livre, on est, aux côtés de l'auteur sans réserve. Mais comment résoudre cette équation dignité du parcours/égalité entre les détenus ?

Ma seconde critique concerne les critiques précisément, auto-administrées par l'auteur, à lui-même comme à son milieu, notre milieu et notre génération, disons pour faire vite, critique de déconsidération, d'amointrissement ; bref, des critiques négatives comme par exemple, page 534 : « Cette incapacité collective à nous organiser pour peser sur le cours de l'histoire fut principalement le fruit d'une posture »...Oui, au regard de la CNT espagnole, au regard de l'anarcho-syndicalisme aujourd'hui ; mais au regard d'autres modalités, rien ne dit que cet archipel n'ait pas pesé sur le cours de nos vies, d'une manière qui n'est peut être pas mesurée actuellement.

Bref, je serais plutôt encline, sans épargner ce qui doit être critiqué, à établir l'apport collectif que fut cette « génération » internationale à son monde, sans autosatisfaction.

Là encore, je présume que ces critiques nécessaires continueront longtemps après nous, comme ce le fut pour d'autres événements historiques, d'autres générations, d'autres faits d'arme.

Mais la déception d'un monde enfoui doit-elle nous conduire à détruire symboliquement ce que nous avons construit ?

D'un point de vue, cette fois-ci objectif, l'apport majeur de ce livre est celui de la transmission. Comme celui de Freddy Gomez. Les deux livres sont les témoignages de compagnons français nés de l'exil anarchiste espagnol. Tous deux commencent par tourner le dos à cet encombrant héritage pour être et devenir « français », sans exil. Et puis un jour, au détours du parcours, plouf, l'héritage leur retombe sur les épaules. Un héritage ça ne se choisit pas. Ça s'impose. Ce qui se choisit par contre, c'est bien la façon dont on le reçoit, l'accepte ; ce qu'on en fait. Et là, dans les deux cas de ces deux livres, j'ai pensé à un autre héritage que nous connaissons tous, bien plus connu du grand public : l'héritage de la shoah. Combien de nos amis, enfants de parents juifs rescapés de l'enfer ne voulaient –ils rien savoir ni du judaïsme, ni de l'extermination. Ils étaient révolutionnaires, un point, comme tout le monde. Ou hippy, ou beatnik...pour se retrouver un beau jour hippy...en Israël ! Soudain un bout de l'histoire leur courait derrière et il fallait faire avec. Un héritage pareil ne se dénigre pas. Ceux qui eurent la mauvaise idée de n'en rien vouloir savoir, l'ont souvent payé cher.

Voilà, nous savons que la génération des Anciens, par ces livres, est honorée, que la relève est assurée, qu'on sort du silence des confidences individuelles pour qu'éclate cette histoire sociale. Un nouveau chapitre fécond qui s'ouvre aux nouveaux venus.

Claire Auzias

> Message du 12/10/15 09:39

> De : "sinpatria nifrontera" <sinpatrianifrontera0@gmail.com>

> Objet : Culture à Béziers

Après Zemmour, de Villiers et Tillinac, la ville de Béziers accueille l'ex-anarchiste délateur Floréal Cuadrado.

Celui-ci présentera son roman autobiographique " Comme un chat " le jeudi 15 octobre à la **librairie Claretton** (soutenue par le maire Robert Menard).

Venez couverts, si F.C. est là, les R.G. ne sont pas loin.

De : **Maryvonne CATUSSE** <maryvonnecatusse@orange.fr>

Date : 12 octobre 2015 20:09

Objet : jeudi 15 octobr

Un délateur!!!!.

ce jeudi aller a la librairie Claretton non pour les soutenir mais parce que :

BÉZIERS Jeudi 15 octobre

Librairie Claretton, 19h15.

Rencontre et dédicace avec Floréal Cuadrado pour son ouvrage autobiographique

Comme un chat, souvenirs turbulents d'un anarchiste, faussaire à ses heures, vers la fin du XXe siècle.

Cet individu ose dans ce livre nommer des personnes qui auraient agit dans les années 70

Cela s'appelle de la délation .

le mettre ce soir là devant son ignominie est le moins que l'on puisse faire justement en soutien à ses individu(es) qui ont lutté.

Salutation

Marie

22.11.2015 – Montauban (82)

Comme un chat...

« Ce que je dis de moi ici n'a d'autre but que de montrer comment nous sommes passés du romantisme de la révolution radicale aux chimères de l'action révolutionnaire illégale sans poursuivre véritablement de but révolutionnaire : comment nous sommes devenus, en quelque sorte, des politiciens de l'illégalisme... J'ai voulu dresser un portrait, qui se voudrait lucide et sans complaisance, loin des illusions consolatrices, d'une génération trop disposée à s'engager et prête à se reconverter avec brio auprès de toutes les institutions de pouvoir. »

Voici en quelques mots comment **Floréal Cuadrado** résume son livre « **Comme un chat : Souvenirs turbulents d'un anarchiste -faussaire à ses heures- vers la fin du 20 ème siècle** » et publié par les éditions du Sandre.

Ce pavé, je l'ai dévoré d'un trait, sacrifiant avec une immense joie les programmes télévisuels consacrés à l'hystérie des lendemains de carnage, pour me plonger dans ce qui fut notre histoire. Si je ne suis pas comme l'auteur issu de l'immigration espagnole antifranquiste, je sais ce que je dois à ces vieux « companeros, en ce qu'ils nous ont appris et en ce qu'ils nous ont protégé d'une dérive suicidaire tout en nous accompagnant dans nos luttes. L'ambiance de ces 19 juillet à la halle au grain de Toulouse ne s'effacera jamais de ma mémoire... Fin de la séquence nostalgie...

Pour en revenir au bouquin, il m'a bien plu, surtout depuis qu'un copain m'a transmis le texte incendiaire commis par quelques aigris qui, certainement par manque d'humour, n'ont pas apprécié de se faire cartonner... Car il est critique ce chat, il sait sortir ses griffes, il sait heureusement aussi être clairvoyant en ce qui concerne son action militante. Les travers des groupes révolutionnaires des années 70-80 y sont analysés je crois, honnêtement et y sont exprimés des évidences qu'à l'époque, notre aveuglement « affinitaire » nous faisait refuser. Il peut être aussi très instructif pour la nouvelle génération du mouvement libertaire, car il n'est pas indispensable de produire de nouveaux martyrs, nous en avons eu suffisamment...

Henri Cazales / Radio-asso.

vénale. Nos méthodes d'administration et d'éducation étaient bien capables de fixer dans les syndicats les travailleurs qui en franchissaient le seuil ?

Quelles seront les répercussions de la guerre sur la situation industrielle, agricole, commerciale, financière de la France, sur la confiance en la belle machinerie étatique que nous ont léguée Louis XIV, les révolutionnaires politiques et Napoléon ? Quel ébranlement moral remarquera-t-on dans toutes les classes de la société ?

C'est ce qu'on ne saura que plus tard. Je ne veux pas me laisser aller aujourd'hui à vous dire mes prévisions. Sur ces causes d'indifférence syndicale, aux trop profondes racines, nous n'avons pas de prise directe.

Le plus raisonnable et le plus important, c'est de regarder dans le champs de notre activité courante ce qu'il y aurait de transformable par nos propres mains. Aidons-nous d'abord et les forces invisibles du destin ne manqueront pas de venir à notre secours.

Avocourt, 25 février 1917

À LIRE...

COMME UN CHAT, souvenirs turbulents d'un anarchiste - faussaire à ses heures - vers la fin du vingtième siècle,

par Floréal Cuadrado, Editions du Sandre,
2015, 678 p., 22€

Autant le dire tout de suite, il s'agit d'un pavé, mais de ceux qui se lisent comme un roman d'aventures ; il s'agit des mémoires de Floréal Cuadrado. Fils et petits fils d'anarcho-syndicalistes espagnols réfugiés dans le sud de la France après la victoire de Franco, il grandit dans un milieu où l'anarchisme est la norme. Entré jeune en usine il y découvre la fraternité ouvrière, la lutte contre les patrons et la bureaucratie syndicale, et milite dans des groupes autonomes après la révolte de mai-juin 1968. Il participe aux actions antifranquistes des GARI (Groupes d'action révolutionnaire internationalistes) et apprend la confection de faux papiers, talent qu'il met à profit pour diverses organisations révolutionnaires.

Pris dans l'engrenage, il accompagne la fuite en avant d'une génération militante vers la délinquance et la lutte armée ; la

révolution n'est pas au rendez-vous et Floréal récolte la clandestinité, deux brefs séjours en prison, quelques années d'exil au Venezuela, ainsi qu'une sévère désillusion. Amer mais lucide, il règle ses comptes avec les "vedettes de l'illégalisme" (Jean-Marc Rouillan, Lucio Uturbia, Octavio Alberola), et dresse un bilan intransigeant de l'activisme des années 1970. Sans renier un instant ses convictions anarchistes, c'est au contraire sur elles qu'il appuie sa critique, et n'oublie pas de s'y inclure.

Certains regretteront la place que prend la polémique dans le livre, peut-être Floréal Cuadrado en fait-il effectivement trop, mais je trouve au contraire cet anti-mythes salutaire au mouvement libertaire, dont l'imagerie et les fantasmes "radicaux" masquent mal l'impuissance à changer le monde. Le lecteur est en tout cas prévenu dès les premières lignes de la préface, dont voici quelques passages :

Ce que je dis de moi ici n'a d'autre but que de montrer comment nous sommes passés du romantisme de la révolution radicale aux chimères de l'action "révolutionnaire" illégale sans poursuivre véritablement de but révolutionnaire ; comment nous sommes devenus, en quelque sorte, des politiciens de l'illégalisme... Une sorte de descente vers des "enfers" célébrant les maléfices d'une idéologie de confort pour désœuvrés festifs. J'ai voulu dresser un portrait, qui se voudrait lucide et sans complaisance, loin des illusions consolatrices, d'une génération trop disposée à s'engager et prompt à se reconverter avec brio auprès de toutes les institutions de pouvoir.

Nous ne le savions pas, nous qui désirions que crève ce vieux monde, que nous n'étions que la fin d'une histoire, la queue d'une comète. Des années durant, nous avons refusé ou plutôt nous avons été incapables de l'analyser. Ce que nous avons pu faire a eu son coût en vies dévastées et parfois perdues, mais n'a pas servi à grand chose. Je n'ose dire à rien, mais je ne suis pas loin de le penser. (...)

Enfin, si notre lecteur percevait, niché en filigrane dans ce récit, un hommage appuyé aux libertaires espagnols de ma famille, à leurs amis des milices ouvrières de la guerre civile, à leurs camarades résistants qui sont entrés dans l'ombre et à ces combattants clandestins des dernières luttes désespérées contre Franco, ainsi qu'à tous ceux qui m'ont transmis une éthique de vie précieuse, fondée sur le refus de parvenir, le mépris de l'argent et des pouvoirs ; j'aurais alors atteint l'objectif que je me suis fixé et j'en éprouverais la même joie sourde et la même fierté que j'ai ressenties quand un fugitif échappait aux griffes de l'Etat grâce aux faux papiers que j'avais confectionnés avec tant de précautions méticuleuses. Et oui camarades, la fierté du travail bien fait...

Disponible à la librairie l'Autodidacte, 5 rue Marulaz, Besançon

Un anarchiste dans la lutte armée

Publié le 30 Janvier 2016



Un militant anarchiste propose son témoignage vivant et subjectif sur les années 1968 et la lutte armée.

[Floréal Cuadrado](#) retrace son parcours qui permet d'incarner le mouvement anarchiste. Dans son récit vivant intitulé *Comme un chat*, il évoque sa jeunesse. Il grandit dans une famille d'ouvriers [anarchistes](#) qui ont fui l'Espagne pour s'installer à Béziers. Mais il se rallie aux idées libertaires en raison de son expérience à l'usine et dans les luttes.

Floréal Cuadrado devient ouvrier métallurgiste et apprend à se faire respecter dans son usine. Il déteste les petits chefs. Lorsque qu'une lutte s'engage contre les licenciements, il découvre l'impuissance du syndicalisme et de la CGT. Leur propagande vise à glorifier l'action des communistes et à se satisfaire de quelques miettes. Floréal Cuadrado se méfie des étudiants gauchistes. Il les considère comme des futurs patrons. « *Je sentais qu'ils voulaient diriger les ouvriers. Je n'aimais pas ceux qui, de par leur savoir, avaient la prétention de vouloir me commander* », précise Floréal Cuadrado.

COMME UN CHAT
SOUVENIRS TURBULENTS D'UN
ANARCHISTE – FAUSSAIRE À
SES HEURES – VERS LA FIN
DU VINGTIÈME SIÈCLE
par **FLORÉAL CUADRADO**



Mais le jeune ouvrier découvre les étudiants libertaires avec le [mouvement du 22 mars](#). La répression policière le plonge définitivement aux côtés des étudiants en [Mai 68](#). Des émeutes éclatent. « *Le désir qui animait la majorité d'entre nous était la destruction de ces marchandises que nous ne pouvions pas posséder* », souligne Floréal Cuadrado. Mais les joutes oratoires dans l'amphithéâtre de la Sorbonne révèlent surtout leur impuissance.

Groupuscules autonomes

Floréal Cuadrado rencontre Nerslau, un jeune anarchiste qui veut créer une coordination de groupes affinitaires. Nerslau bénéficie d'une solide culture politique et conseille la lecture des écrits de [l'Internationale situationniste](#).

Nerslau crée le groupe Les Partageux. Mais il s'appuie sur sa formation politique pour adopter une posture autoritaire. Néanmoins, il décide de mener une lutte dans son entreprise. Il crée un comité d'action, dont il est le seul membre. Il dénonce la direction et les conditions de travail, loin des discours idéologiques des gauchistes.

Les Partageux embrassent le mouvement du [Mai rampant italien](#). De nouvelles pratiques, comme les auto-réductions, sont diffusées par de jeunes prolétaires. Des revues comme [Rosso](#) défendent [l'autonomie ouvrière](#). Les Partageux organisent des autoréductions dans les transports publics.

Des nombreux groupes antiléninistes se tournent vers le communisme de conseils. L'auto-organisation du prolétariat doit remplacer la [bureaucratie syndicale](#). « *Je trouvais que les conseils ouvriers – une forme d'organisation fondée sur la démocratie directe avec des délégués élus et révocables à tout moment – étaient le meilleur rempart contre les tendances bureaucratiques des syndicats* », confie Floréal Cuadrado. Mais les militants conseillistes sont souvent d'austères théoriciens, loin de la révolte festive de Mai 68. Même si le communisme de conseils est également porté par des ouvriers en lutte.



Lutte armée

En Espagne, des groupes armés luttent contre la dictature de Franco. Le [MIL](#) demeure proche des idées libertaires. Mais un de ses jeunes militants, [Puig Antich](#), est arrêté, torturé et tué en 1973. Floréal Cuadrado participe aux Groupes d'action révolutionnaire internationalistes (GARI) qui organisent le soutien au MIL par des attentats et des enlèvements. Baltasar Suarez, le directeur de la Banque de Bilbao à Paris, est pris en otage.

[Jean-Marc Rouillan](#) participe également aux GARI. Mais il s'éloigne progressivement d'une démarche libertaire avec son projet de créer un Parti armé, qui sera Action directe. Floréal Cuadrado

est arrêté avec Jean-Marc Rouillan. Il découvre la garde à vue et les interrogatoires policiers. Il est ensuite enfermé en prison.

La lutte armée débouche vers de lourdes conséquences, avec une importante répression. Pourtant, les résultats concrets de cette pratique de lutte semblent minimes. Le doute envahit le militant anarchiste. Même si l'horizon d'une vie fade et ennuyeuse le fait fuir. Il trouve des justifications pour continuer son combat. « *Notre lutte montrait qu'un groupe d'individus déterminés, s'il n'était pas en mesure d'empêcher la logique d'Etat de s'imposer, pouvait néanmoins faire en sorte que celui-ci ne puisse l'emporter dans le silence et l'indifférence générale* », justifie Floréal Cuadrado. Le militant anarchiste continue la lutte à travers une activité de faussaire. Il fabrique des faux papiers pour permettre aux activistes clandestins de circuler.

Le [refus du travail](#) demeure ancré dans le mouvement libertaire. « Ne travaillez jamais ! », affirment les situationnistes. Mais ce mot d'ordre sympathique débouche vers une absence de solidarité avec les luttes ouvrières. « *Ce slogan fut repris par de nombreux camarades, nous coupant de tout lien avec ceux qui acceptaient le travail comme un mal nécessaire* », souligne Floréal Cuadrado. Dans le monde du travail, les libertaires laissent donc la place aux bureaucraties syndicales qui privilégient la cogestion avec le patronat.



Dérives du milieu libertaire

Floréal Cuadrado se méfie à juste titre des théoriciens. Il croise [Guy Debord](#) qui semble méprisant et sûr de lui. Cet intellectuel révolutionnaire semble surtout déconnecté des luttes qui existent en Espagne.

Les activistes demeurent tout aussi critiquables. [Lucio](#) valorise le travail et s'enferme dans une confusion politique. Pire, il fait l'apologie de la pègre et des petits truands. Les anarchistes espagnols ont tenté d'orienter la révolte des criminels vers la lutte sociale. Mais, avec l'effondrement théorique des idées libertaires, ce sont les activistes politiques qui se tournent vers les truands. Pourtant, les criminels se lancent dans l'illégalisme et critiquent le système uniquement

pour accéder à un mode de vie bourgeois.

Dans un contexte de dictature finissante, les cadres du franquisme tentent de sauver le système politique en place. Mais le pouvoir est menacé par des mouvements de grève. Les syndicats ne soutiennent pas les travailleurs en lutte. Les grévistes décident alors de rejoindre la CNT, organisation anarcho-syndicaliste. Le mouvement libertaire semble devenir plus influent. Les Apaches incarnent la frange la plus radicale de la CNT. Ils soutiennent les grèves sauvages et l'action directe.

La police et l'appareil d'Etat tentent de mettre un coup d'arrêt à ce succès libertaire. En 1978, ils organisent un attentat à la salle de spectacle Scala. La population se désolidarise des anarchistes associés à la violence aveugle. Dans ce contexte, les divisions de la CNT ressurgissent. Les partisans de la CNT-CGT préconisent une action syndicale tandis que les membres de la CNT historique restent attachés à l'idéologie anarchiste.

En Italie, la répression devient également féroce. L'Etat considère indistinctement tous les mouvements extra-parlementaires comme terroristes. L'Autonomie ouvrière, influente dans les usines et les quartiers, est réprimée. Ses militants décident alors de rejoindre les partis de lutte armée pour échapper à la prison. Les Brigades rouges et l'Etat partagent ce même objectif d'en finir avec les mouvements sociaux pour privilégier un affrontement militaire.



Bilan critique d'une époque

Le bilan de cette période de lutte semble mitigé. « *J'étais passé, comme nombre de jeunes qui décidèrent de s'engager, de l'illusion que tout était possible et que nous pouvions radicalement changer le monde au sentiment amer d'être un vaincu* », confie Floréal Cuadrado. Face aux scissions et aux rivalités entre groupuscules autonomes, il mythifie la puissante CNT-FAI. Même si cette organisation est loin de s'être montrée irréprochable pendant [l'insurrection de 1936-37](#). Mais il raille à juste titre la posture des groupuscules révolutionnaires et de ses théoriciens. « *Ce ne fut qu'un bavardage suffisant nourri de foutaises clinquantes, génératrice de sujétion et de morgue*

désinvolve », ironise Floréal Cuadrado. Une logique sectaire empêche l'émergence d'un mouvement libertaire de masse.

Le récit de Floréal Cuadrado ne relève pas de la recherche historique. Il s'agit d'un témoignage subjectif et contestable. Mais ce livre reste un document historique qui peut permettre de mieux comprendre cette période. Floréal Cuadrado évoque surtout son propre parcours et ne craint pas la polémique. Certains propos révèlent des analyses pertinentes sur les limites du mouvement libertaire et sur sa dérive militariste. D'autres propos évoquent davantage des règlements de compte personnels. Les petites piques et polémiques ne sont pas toujours très compréhensibles pour ce qui n'ont pas été immergés dans l'histoire du petit milieu libertaire mais permettent parfois de pimenter le récit.

Surtout, Floréal Cuadrado propose un discours qui tranche avec les récits héroïques sur la lutte armée. Des personnages et des groupes politiques restent nimbés d'une aura mythique que Floréal Cuadrado n'hésite pas à égratigner. Le romantisme des guérilleros urbains révèle ici tout son amateurisme de Pieds nickelés. Surtout, ce livre attaque le culte des héros qui semble peu libertaire. La valorisation du courage viril et de l'usage des armes reste très contestable pour ceux qui aspirent à un monde égalitaire et libertaire.

Floréal Cuadrado pointe surtout les contradictions d'un milieu militant qui prétend refuser toute forme de hiérarchie. Pourtant, la faune anarchiste regroupe de nombreux petits chefs infatués, de théoriciens prétentieux, d'organiseurs autoritaires. Des rivalités, des querelles d'égo et des relations de pouvoir traversent ce milieu libertaire. Le décalage entre la théorie et la pratique ne doit pas être dénoncé uniquement pour des raisons morales. Mais il semble indispensable d'introduire une part de doute et d'humilité dans la lutte pour ne pas sombrer dans les pires travers du [militantisme autoritaire](#). Pour transformer le monde, il faut aussi changer la vie.

Source : Floréal Cuadrado, *Comme un chat. Souvenirs turbulents d'un anarchiste – faussaire à ses heures – vers la fin du vingtième siècle*, Editions du Sandre, 2015

Extrait de la revue *Rousseau studies* – n°4 de novembre 2016.

Cuadrado, Floréal, *Comme un chat. Souvenirs turbulents d'un anarchiste – Faussaire à ses heures – Vers la fin du vingtième siècle*, P., Éditions du Sandre, 2015, 680 p.

« Je suis né dans une famille de militants anarchistes espagnols en exil, il y a plus de soixante ans. Tant du côté maternel que du côté paternel, toute leur vie, ils se sont battus pour l'idéal libertaire. Leur vie me paraît aujourd'hui extraordinaire, même si pareille destinée était relativement courante dans les familles anarchistes de l'Espagne d'avant la guerre civile. Et qu'elle sera, dans l'exil, le lot commun des centaines de milliers de réfugiés. Je suis donc un rejeton de la troisième génération de militants libertaires du côté de ma mère et de la quatrième génération du côté de mon père. En quelque sorte, un héritier ! ». Cet héritage, Floréal Cuadrado l'a assumé et sans doute, plus que beaucoup. Il en fait le récit de manière vivante, traçant les portraits de ceux qu'il a croisés au cours de ses périples en France, en Espagne, au Venezuela, en Colombie ou en prison. Il lutte contre l'injustice et la dictature partout où elles se trouvent et particulièrement en Espagne avec les membres du GARI et d'Action directe. S'il est aujourd'hui un dictateur que les médias si médiocres oublient régulièrement de mentionner quand il s'agit d'évoquer les grandes figures d'oppression historique, c'est bien Franco : ce dernier a su passer la main à Juan Carlos et le fascisme s'est coulé comme une lettre à la poste dans la démocratie, signe qu'après tout, il n'y avait pas beaucoup de chemin à parcourir. C'était contre ce passage qui assurait l'impunité aux criminels franquistes de l'armée, de la police ou de l'Église que se sont révoltés les anarchistes des années 70. Loin de considérer son parcours et celui de ses camarades sur le mode héroïque, F. Cuadrado exprime aussi de la réserve et de l'amertume. En guise de préface, il écrit : « Ce que je dis de moi ici n'a d'autre but que de montrer comment nous sommes passés du romantisme de la révolution radicale aux chimères de l'action "révolutionnaire" illégale sans poursuivre véritablement de but révolutionnaire ; comment nous sommes devenus, en quelque sorte, des politiciens de l'illégalisme... Une sorte de descente vers des "enfers" célébrant les maléfices d'une idéologie de confort pour désœuvrés festifs. J'ai voulu dresser un portrait, qui se voudrait lucide et sans complaisance, loin des illusions consolatrices, d'une génération trop disposée à s'engager et prompt à se reconverter avec brio auprès de toutes les institutions de pouvoir ». Cette époque qu'il n'est plus possible de percevoir comme l'aube d'un nouveau monde, lui semble être à présent la fin d'une histoire, la queue d'une comète : « Ce que nous avons pu faire a eu son coût en vies dévastées et parfois perdues, mais n'a pas servi à grand-chose. Je n'ose dire à rien, mais je ne suis pas loin de le penser ». Les prudents et les vieux (quel que soit leur âge civil) se verront confortés, en lisant ces lignes, dans la médiocrité de toute leur existence passée à être chien de garde, gentil toutou ou presse-purée pour plateaux télévisés. Le livre conte cependant l'aventure de ceux qui ne pouvaient se contenter de vivre ainsi. Il contient bien en filigrane cet hommage appuyé aux libertaires espagnols de la famille de l'auteur, « à leurs amis des milices ouvrières de la guerre civile, à leurs camarades résistants qui sont entrés dans l'ombre et à ces combattants clandestins des dernières luttes désespérées contre Franco, ainsi qu'à tous ceux qui m'ont transmis une éthique de vie précieuse, fondée sur le refus de parvenir, le mépris de l'argent et des pouvoirs ». C'est donc là un grand livre, un livre vivant et qui griffe comme toute véritable littérature (Tanguy L'Aminot).